

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA
SOCIÉTÉ FABIENNE

ET LE
MOUVEMENT SOCIALISTE ANGLAIS CONTEMPORAIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 10 Juin 1911, à 4 heures 1/2

PAR

Edouard PFEIFFER

Avocat à la Cour d'Appel

Président : M. DESCHAMPS, *professeur*
Suffragants { MM. FERNAND FAURE, *professeur*
 SOUCHON, *professeur*

PARIS (V°)
V. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, Rue Soufflot et 12, rue Toullier

1911

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA
SOCIÉTÉ FABIENNE

ET LE

MOUVEMENT SOCIALISTE ANGLAIS CONTEMPORAIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 10 Juin 1911, à 4 heures 1/2

PAR

Edouard PFEIFFER

Avocat à la Cour d'Appel



Président : M. DESCHAMPS, *professeur*
Suffragants { MM. FERNAND FAURE, *professeur*
 SOUCHON, *professeur*

PARIS (V°)

V. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, Rue Soufflot et 12, rue Toullier

1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

SOCIÉTÉ FABIENNE

ET LE

MOUVEMENT SOCIALISTE ANGLAIS CONTEMPORAIN

Au début de cet ouvrage, je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à tous ceux qui n'ont considérablement facilité mon étude en me donnant ou en me permettant d'acquérir toute la documentation relative aux socialistes fabiens. Je désire particulièrement manifester ma reconnaissance à M. Bernard Shaw, le célèbre auteur dramatique, à M. H. G. Wells, le brillant écrivain, à M. Sidney Webb, l'économiste bien connu, à M. Percy Alden, député à la Chambre des Communes, à M. Bruce Glaiser, un des leaders socialistes d'Outre-Manche, à M. Paul Mantoux, le distingué auteur de *la Révolution industrielle en Angleterre au XVII^e siècle*, à M. Cazamian, l'éminent auteur de *l'Angleterre moderne*, et je tiens surtout à remercier M. Galton, l'aimable secrétaire de la London Reform Union et M. Pease, le sympathique secrétaire de la Société fabienne, qui, aidé de son collaborateur M. J. West, a bien voulu mettre à sa disposition toutes les archives et publications en sa possession et me fournir toutes les références explicatives.

Le « socialisme fabien », né en Angleterre il y a environ vingt-cinq ans, n'a d'ancien que le nom ; c'est une des formes les plus modernes du socialisme, une tentative de lui amener des adeptes en le tenant aussi éloigné des anciennes utopies que des formules dogmatiques, des violences et des inexactitudes dans lesquelles l'a enfermé le marxisme, tout en l'adaptant au caractère national. Le « fabianisme » c'est, appropriée au tempérament britannique, et caractérisée ainsi par des traits très spéciaux, la réaction suscitée en Angleterre depuis vingt-cinq ans contre les idées de Karl Marx. Cette réaction s'est également manifestée d'une manière similaire dans les autres pays, plus sous l'influence des doctrinaires que sous celle des masses, enclines à adopter les dogmes de lutte des classes et de violence ; en Italie, avec Merlino, Colajanni, etc. ; en Espagne, avec Pablo Iglesias ; en Belgique avec Vandervelde, en France avec le récent groupe parlementaire des « socialistes indépendants » ; en Allemagne, avec Bernstein ; en Danemark, en Grèce, en Russie, etc. : courant tellement fort que le marxisme perd chaque jour du terrain, pris « entre deux feux » par les socialistes modérés et les syndicalistes ; Ferri en Italie, Bebel en Allemagne, en ont semblé bien éloignés ; et en France, M. Jules Guesde est un des seuls à se rallier encore aux doctrines du maître.

Les fabiens se vantent d'avoir été les premiers à donner l'impulsion à ce mouvement de critique anti-mar-

xiste ; ils prétendent avoir été les premiers à prôner, à la place du « catastrophisme », un socialisme d'évolution lente, sûre et pratique, et ils se félicitent des résultats obtenus, à un tel point que l'un deux, et non l'un des moindres, M. Bernard Shaw, a pu nous dire : « Le monde a été bien fabianisé depuis vingt-cinq ans. »

Quels peuvent être le fondement et l'exactitude de cette assertion ? Quelle est l'essence de ces idées fabiennes ? C'est ce que nous allons avoir à examiner ; mais, avant d'étudier en détail leur histoire et leurs doctrines, il importe, pour en faciliter l'intelligence, d'esquisser à grands traits l'organisation actuelle du socialisme en Angleterre, et de dire brièvement la place qu'y occupe la société fabienne. Etant ainsi plus familiers avec les différents groupes socialistes anglais, nous pourrions suivre plus aisément le développement des idées fabiennes ; elles se rapprochent ou s'opposent si souvent à celles de ces derniers groupes, qu'étudier celles-là sans connaître celles-ci serait faire œuvre incompréhensible.

Nous nous sommes servi en grande partie, pour cette courte étude, des documents inédits que M. Bernard Shaw a bien voulu nous communiquer ; pour plus de détails sur le socialisme anglais, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de M. Jacques Bardoux (*Le Socialisme à l'étranger*. Alcan, 1909) ; de M. Cazamian (*L'Angleterre moderne*. Flammarion, 1914) ; de M. Man-

toux (*A travers l'Angleterre contemporaine*. Alcan, 1910) ; de M. Métin (*Le Socialisme en Angleterre* » et surtout au livre très complet de M. Verhaegen sur les « Socialistes anglais » (Larose; 1897).

L'ORGANISATION DU SOCIALISME EN ANGLETERRE

Les différents groupements socialistes anglais. — La Social democratic Federation. — Son histoire. — Ses membres. — Son programme. — Le Labor Party. — Son origine. — Sa composition ; les trade-unions, l'Independent Labor Party, la Société fabienne.

Le socialisme anglais comprend actuellement deux groupements importants : la Social democratic Federation et le Labor Party (Parti du travail).

Citons en outre quelques petits groupements, le plus souvent socialistes chrétiens, tels que la Guilde de Saint-Mathieu fondée en 1877 par un Fabien actuel, le Révérend Stewart Headlam, la petite et très révolutionnaire société du Socialist Labor Party, et les associations propageant les idées de nationalisation du sol, qui restreignent leur action à un objectif déterminé.

La Social democratic Federation n'a jamais publié le nombre de ses adhérents, à plusieurs reprises ses candidats aux élections n'ont obtenu qu'un chiffre dérisoire de voix et elle n'a jamais pu réussir à faire entrer un

des siens au Parlement; c'est là la preuve de son impuissance à entraîner dans son sein les prolétaires, si nombreux en Angleterre et si enclins à s'associer. Fondée en 1881, organisée en 1883, cette Société eut pour but de faire connaître à la Grande-Bretagne les idées marxistes. Marx, durant sa vie, avait connu fort peu de monde, en Angleterre personne; à sa mort il se forma un petit cercle d'intimes qui furent en dehors d'Engels : Lafargue, marié à une des filles de Marx ; le Dr Aveling, qu'on disait marié à l'autre ; ce dernier, tout pénétré d'un dogmatisme intransigeant, tenta d'infiltrer en Angleterre les idées du maître ; c'était un original, un des fervents de la ligue athée de Bradlaugh, la National Secular League où il avait connu Hélène Marx. Il fonda la Social democratic Federation, aidé par trois hommes bien connus dans son pays : William Morris, esprit universel, artiste à l'instinct encore plus sûr que celui de Ruskin ; « le socialisme ne fut qu'un incident dans sa vie », nous a dit M. Bernard Shaw, qui fut un de ses plus fidèles amis. Plus utopiste que marxiste, il est surtout connu par *les Nouvelles de nulle part* qui sont plutôt un poème qu'une œuvre d'économiste (1). M. Belfort Bax, apôtre d'un immoralisme égalitaire, collaborait avec Aveling et Morris et enfin le leader

1. William Morris est une des figures les plus intéressantes du socialisme anglais. Nous ne pouvons l'étudier plus longuement dans cet ouvrage, mais nous renvoyons le lecteur à l'excellent livre de M. Édouard Guyot (*Vie et idées de William Morris*. Paris, Rousseau, 1909).

actuel des socialistes démocrates, M. Hyndman, apportait ses convictions et sa fougue au service de la cause, bien qu'ayant toujours été l'ennemi personnel de Marx.

Ils durent bientôt se rendre compte que les tendances de leur groupe ne convenaient pas au tempérament britannique : le schisme qui se produisit momentanément dans leurs rangs en 1885 avec la fondation de la Socialist League ne leur donna pas un renouveau de vitalité. Morris, Aveling et Belfort Bax quittèrent la Fédération, Morris pour toujours, devant se mettre à la tête de l'Hammersmith Socialist League, les deux autres momentanément pour rentrer peu après dans ses rangs. L'année suivante, la démission de Fitzgerald provoqua la création de l'éphémère Socialist Union. L'intransigeance de leurs idées, l'anticléricalisme et l'internationalisme dont ils les accompagnaient déplaisaient au peuple anglais, étranger à l'idée de lutte des classes, ennemi de la violence, pratique et méfiant à l'égard de tout dogmatisme non religieux. Aussi leur influence en Angleterre a-t-elle été nulle jusqu'à ce jour, sauf peut-être parmi les mineurs du pays de Galles dont le socialisme s'est récemment montré semblable au leur. Mais, en général, ils excitèrent plus de curiosité, surtout lors de leurs démêlés avec la police, il y a vingt-cinq ans (1), que d'admiration. Attachés au

1. *Le Dimanche sanglant* (Bloody Sunday) de 1887.

dogme marxiste ils n'innovèrent sur aucun point et ils ne nous occuperont dans notre étude que par opposition aux Fabiens, ceux-ci ayant, sur chaque point, des théories contraires aux leurs, ont cherché un socialisme plus conforme aux habitudes de leur pays (1).

1. Nous donnons ci-dessous, en note, la traduction du programme de la Fédération Social Démocratique, empruntée à M. Verhaegen :

1° Tous les organisateurs et administrateurs de la société future seront élus par le suffrage universel et direct des adultes, et entretenus aux frais de la communauté ;

2° La législation sera l'œuvre du peuple : un projet de loi ne deviendra obligatoire que quand il aura reçu l'approbation de la majorité du peuple ;

3° Abolition de toute armée permanente : organisation des citoyens en force nationale armée : le peuple décidera de la guerre ou de la paix ;

4° L'instruction sera à tous les degrés obligatoire, laïque, industrielle et gratuite pour tous ;

5° L'administration de la justice sera gratuite pour tous ;

6° Les moyens de production, de distribution et d'échange, y compris le sol, seront déclarés propriété commune ou collective et traités comme tels ;

7° Les moyens de production et de distribution de la richesse seront administrés par la communauté dans l'intérêt commun de tous ses membres.

Moyens transitoires. — Pour atténuer les maux de la société actuelle, la Social democratic Federation réclame l'adoption immédiate des mesures suivantes :

Construction obligatoire d'habitations salubres pour le peuple ; location de ces habitations à un prix suffisant seulement pour couvrir les frais de construction et d'entretien.

Instruction gratuite, technique et laïque, obligatoire à tous les degrés, entretien gratuit des enfants dans les écoles de l'État.

Défense d'employer les enfants dans n'importe quel métier avant l'âge de seize ans ; pénalités rigoureuses frappant les patrons qui contreviendraient à cette loi.

Fixation de la durée du travail à huit heures par jour ou quarante-huit heures par semaine. Impôt progressif frappant tous les revenus excédant

Le Labor Party, groupement qui, s'il n'est en vérité pas absolument socialiste, est cependant considéré comme tel, personnifie, aux yeux de tous, le socialisme anglais. En 1899, le Congrès des trade unions qui siégeait à Plymouth vota, par 112.000 voix, une motion proposée par la société des employés de chemins de fer, demandant au Comité parlementaire de s'entendre avec les groupements socialistes et réclamant la réunion d'une conférence pour discuter la question de la représen-

300 livres sterling par an (7.500 fr.). Appropriation par l'État des chemins de fer et des canaux.

Propriété et contrôle municipaux du gaz, de l'éclairage électrique, du service des eaux et des tramways.

Extension des banques dirigées par l'administration des Postes, de façon à leur faire absorber toutes les institutions privées qui retirent un profit des opérations monétaires ou de crédit.

Abolition de la dette publique.

Nationalisation du sol et organisation de groupes agricoles sous le contrôle de l'État et des communes et sur une base coopérative.

Désétablissement de toutes les églises d'État ; suppression de leurs dotations. Établissement de pensions pour les vieillards et les infirmes. Adoption par la communauté de toutes les personnes ayant atteint l'âge de cinquante ans, ces personnes ayant néanmoins l'option de continuer à travailler.

Établissement d'hôpitaux municipaux. Contrôle municipal des approvisionnements d'aliments et de charbon. Abolition du système actuel des « Workhouses. » Ouvrages utiles à faire exécuter par les sans-travail.

En vue de la réalisation possible de ces divers objets, la Fédération demande encore les réformes suivantes : Paiement des membres du Parlement et des corps publics locaux. Paiement par le Trésor des frais électoraux obligatoires. Suffrage des adultes. Parlement annuel. Ballottage. Représentation proportionnelle. Abolition de la monarchie et de la Chambre des lords. Droit d'initiative pour tous les citoyens. Établissement du referendum. Extension des pouvoirs des conseils de comtés, de villes, de districts et de paroisses. Indépendance législative de toutes les parties de l'Empire.

tation du travail à la Chambre des communes. Le 27 et le 28 février 1900, cette conférence se réunit à Londres au Memorial Hall; 129 délégués participèrent à ses travaux et nommèrent un comité. Parmi les membres figurait Mr. Pease, le secrétaire actuel de la Société fabienne. En 1906, 29 candidats de ce Comité de Représentation du Travail furent élus, et son nom fut changé en celui de Parti du Travail Labor Party. Le Labor Party, après avoir essayé en vain pendant un court laps de temps de s'entendre avec la Social démocratie Fédération, est une organisation fédérative divisée en trois groupes comprenant ensemble plus d'un million et demi d'adhérents; ils sont représentés à la Chambre des communes par plus de 40 députés depuis 1910, ce sont :

1^o Toutes les Trade-unions, représentées au Comité exécutif du Labor Party par 9 délégués sur 12, et composées de la plus grande partie des membres du Labor Party, de la masse des ouvriers réunis dans des syndicats professionnels organisés. Ces ouvriers sont, en majorité, socialistes, mais non unanimement. Jusqu'à l'an dernier, une confusion s'était établie; les Trade-unions ne nommant au Labor Party que des délégués socialistes, une contribution annuelle de 2 pence avait été exigée de chaque ouvrier syndiqué pour l'action politique; la minorité anti-socialiste protesta, et en son nom M. Osborne refusa de collaborer à une action parlementaire socialiste qu'il désapprouvait. La Chambre

des Lords, en dernier ressort, lui donna raison et le délia de cette obligation ; ces querelles intestines montrent que l'unanimité des trade-unionistes est loin d'être socialiste, mais elles prouvent que la majorité l'est ainsi que les délégués au Labor Party ; parmi eux ne figure, du reste, pas un leader connu en Angleterre ;

2. L'Independent Labor Party, parti socialiste ouvrier d'action parlementaire, qui envoie 2 délégués au Comité du Labor Party et dont les chefs sont les socialistes les plus connus d'Outre-Manche : Keir Hardie, Ramsay Macdonald, Snowden et Bruce Glasier ;

3. Enfin, la Société fabienne affiliée dès le début au Labor Party ; un de ses membres y représente ses 3.000 adhérents dont les plus connus sont : M. Bernard Shaw et M. Sidney Webb ; sa représentation au Labor Party, quoique modique, pourrait sembler disproportionnée ; on se l'expliquera plus facilement, quand on verra que la Société fabienne, le plus ancien groupe socialiste anglais en dehors de la Social democratic Federation, a exercé une influence considérable sur la formation des Trade-unions et de l'Independent Labor Party.

L'action de ces trois groupes est complètement isolée de celle des marxistes, qui ont rompu avec eux en 1896 et en 1900. La caractéristique du Labor Party, à l'exception des trade-unionistes non socialistes et de quelques rares membres de l'Independent Labor Party, qui

démentent chaque jour par leurs actes les doctrines de modération auxquelles ils se prétendent attachés, c'est le socialisme fabien par opposition au socialisme marxiste.

Pour étudier les différences de ces deux tendances en Angleterre, nous allons faire l'historique de la Société fabienne. Seulement alors nous pourrons voir ses rapports avec les Trade-unions et l'Independent Labor Party, puis, ayant défini les moyens d'action et les idées fabiennes, nous pourrons étudier leur influence en Angleterre et à l'étranger.

L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FABIENNE (1)

Les origines de la Société fabienne, utopistes et communistes. — Les réunions chez le professeur Davidson. — Le schisme de 1884. — Les socialistes modérés prennent le nom de Fabiens. — Les Fabiens et les troubles de 1887; le manifeste de leur ligue parlementaire. — La société se dégage du révolutionnarisme et stabilise ses doctrines. — Publication des *Fabian Essays*. — Création de l'Independent Labor Party, il englobe les groupes fabiens provinciaux. — Formation du Labor Party; les Fabiens s'y affilient en 1900. — Leur histoire jusqu'à ce jour.

Le premier meeting de personnes intéressées à ce qui devait être plus tard « le mouvement fabien », fut tenu chez Mr. Pease, le 24 octobre 1883; une quinzaine de personnes étaient présentes, appartenant toutes aux classes moyennes; parmi elles le psychopatheologue Hawelock Ellis et l'écrivain spirite Frank Podmore. La réunion commença par la lecture du journal du professeur écossais Thomas Davidson : *la Nouvelle Vie*, suivie d'une discussion générale sur le point de savoir

1. Ces notes ont été empruntées au cahier de fondation de la Société fabienne mis obligeamment à notre disposition par M. Pease, le secrétaire de la Société, et au Tract 41. *La Société fabienne, ce qu'elle a fait et ce qu'elle est*, par M. Bernard Shaw.

s'il y aurait lieu de fonder une société communiste; les membres en mèneraient la « nouvelle vie » préconisée dans la lecture qui venait d'être faite.

Bien qu'utopistes et communistes convaincus, les personnes présentes reconnurent l'impossibilité de fonder, en Angleterre, une communauté de ce genre et rejetèrent comme peu avisée l'idée d'en établir une à l'étranger. Ce qui pouvait peut-être être tenté, dirent-elles, c'était de s'unir pour vivre ensemble et « autant que possible » sur une base communiste, en réalisant la vie morale la plus élevée et en se préoccupant surtout d'éduquer intellectuellement les jeunes; tout en continuant l'exercice de leurs professions actuelles, elles tenteraient d'étendre la part de la communauté. Puis, les personnes présentes convinrent d'exposer respectivement leurs idées à ce sujet dans de courts écrits qui seraient lus à la prochaine réunion. M. Podmore devait demander à la fille d'Owen de s'y rendre pour exposer les expériences de *New Harmony* de son père.

Quinze jours après, se tenait la nouvelle assemblée; miss Owen n'avait pu venir. M. Hubert Bland, qui devait jouer plus tard un grand rôle parmi les Fabiens, était là. On décida de constituer une société, et on vota la résolution suivante : « Nous formons une association ; son but ultime est la reconstitution de la société en harmonie avec les possibilités morales les plus élevées. »

Mais des divergences se firent jour sur les moyens d'arriver à cette fin, et chaque semaine, jusqu'au début de 1884, des discussions eurent lieu à ce propos; le 23 novembre 1883, en présence d'un écrivain connu, M. William Clarke, les membres de l'association déclarèrent : « Le système de la libre concurrence assure le bonheur d'une minorité, pendant que la majorité souffre, et par suite il est nécessaire de reconstituer la société, de sorte qu'elle puisse garantir le bien-être et le bonheur de tous; les fondements de cette œuvre sont la présence et la prédominance parmi les membres de l'amour maternel, de la justice et de l'égalité, l'union pour soutenir la vie idéale que nous désirons, à laquelle nous sommes dévoués d'une manière enthousiaste, prêts à tous les sacrifices. »

Mais ces résolutions furent combattues par certains; de nouveaux adeptes se joignirent au petit groupe, et, dès ce moment, dans cette société si peu nombreuse d'union et de concorde furent représentées les différentes opinions d'extrême-gauche, depuis les communistes jusqu'aux anarchistes et aux modérés.

Un schisme se produisit et les premiers, les amis de Davidson, formèrent la société communiste intitulée *New Fellowship* (1), tandis que la majorité résolut de se consacrer à une étude plus pratique du socialisme. Le

1. Elle subsista quelques années, édita un journal, *Seedtime*; son action fut insignifiante.

4 janvier 1884, les modérés sur la proposition de M. Podmore firent déclarer que la société s'appellerait « Fabian Society », voulant imiter les méthodes de temporisation de Fabius Cunctator. Mais, d'autres membres de la société semblaient plus disposés à préconiser des mesures violentes, notamment Mrs Wilson, devenue depuis une des leaders du groupe des Anarchistes kropotkinistes ; pour satisfaire les deux tendances un tract fut publié, intitulé : *Ce qu'est le socialisme*. On y tente la synthèse des idées du groupe ; les socialistes anglais, dit cette brochure, n'ayant pas encore stabilisé définitivement leurs opinions, il semble que les uns inclinent plutôt vers le collectivisme, les autres vers l'anarchisme, les deux tendances tory et whig devant se retrouver au sein de chaque parti. Suit une exposition de ces deux doctrines : elle fut peu lue ; heureusement, déclarent les Fabiens d'aujourd'hui, car nous n'avons pas toujours été sages et nous ne voulons pas donner en spectacle nos premières folies.

Pendant un an le groupe fabien tint des réunions hebdomadaires dans lesquelles les membres discutaient sur le socialisme sans émettre des résolutions qui valaient la peine d'être enregistrées. La Social democratic Federation faisait alors beaucoup parler d'elle, et menait une polémique violente qui l'avait rendue notoire dans le pays. Les démonstrations turbulentes d'Hyde Park et de Trafalgar Square, les conflits avec la police sur le

droit de tenir des meetings dans les rues, tenaient constamment en éveil l'opinion publique et beaucoup de personnes croyaient à l'établissement possible à Londres d'un gouvernement communiste sous l'impulsion donnée par John Burns, alors surnommé l'homme à l'étendard rouge et rallié depuis aux opinions libérales.

Quelle fut, pendant la durée de cette agitation, l'attitude des Fabiens ? Ils décidèrent de se jeter dans la mêlée aux côtés des socialistes démocrates et de prendre toute la responsabilité de leur action ; leurs leaders faisaient presque tous partie de la Fédération. Cependant il n'y eut pas fusion : le petit groupe fabien, par le nombre extrêmement modique de ses membres, ne concurrençait en rien l'action de la Fédération ; il préférait conserver son individualité propre ; il comprenait uniquement des hommes des classes moyennes qui auraient difficilement pu amener à eux des prolétaires. Ils auraient cependant pu les joindre, mais dès 1885 des différences se faisaient jour d'avec les Marxistes ; peu à peu, elles devaient prendre de l'essor ; M. Bernard Shaw, au moment de se faire inscrire à la Fédération, changea d'avis et entra à la Fabian Society, comprenant qu'elle correspondait mieux à ses habitudes intellectuelles ; il lui imprima, semble-t-il, ces idées de libre discussion, de tolérance qui devaient être plus tard la caractéristique des Fabiens. Les Fabiens riaient d'eux-mêmes, ne se se laissaient pas « emballer » d'une manière irréfléchie,

et ne croyaient pas utile de traiter leurs adversaires d'ennemis du genre humain ; profondément respectueux de l'égalité, ils comprenaient difficilement l'abdication des membres de la Fédération devant Marx, la brutalité de leurs discussions ; et ainsi, tout en collaborant étroitement avec eux, et sans être encore purgés du révolutionnarisme, les Fabiens voulaient déjà garder leur individualité. Un événement survint qui activa la scission. En 1885, les socialistes démocrates déclarèrent fonder leur politique sur la notion de guerre de classes ; dorénavant les 40 Fabiens pouvaient bien difficilement les joindre ; ils ne comprenaient pas, du reste, en quoi l'existence d'une guerre pouvait dispenser des obligations sociales ordinaires ni créer une supériorité quelconque.

Bientôt tout Londres devait savoir le peu d'influence de ces hommes, que seule la violence avait, aux yeux des Fabiens, imposés à l'opinion publique ; aux élections générales 2 candidats socialistes démocrates recueillirent en tout 57 voix, payées de l'aveu de tous, par le candidat conservateur, pour faire échouer le libéral en lui enlevant des suffrages ; il y eut un « tolle » formidable chez les libéraux anglais contre les socialistes, et les Fabiens eurent à cœur de marquer leur réprobation.

Le monde ouvrier souffrait alors d'un grave malaise dû au nombre croissant des chômeurs, qui avait sa répercussion dans tous les partis. L'agitation se tradui-

sait de toutes les manières. Des cortèges parcouraient les rues, M. Hyndman soulevait l'indignation publique en déclarant qu'on s'occuperait des chômeurs si on immolait un homme riche sur la tombe de chaque «meurt-de-faim». La lutte se prolongea pendant plus d'un an, depuis le 18 février 1886 où plusieurs Fabiens furent arrêtés et acquittés, jusqu'au fameux dimanche sanglant du 13 novembre 1887, qui marqua la faillite de l'insurrectionnisme et laissait la voie libre à des socialistes partisans d'une politique plus modérée comme les Fabiens; ils s'étaient sentis très peu aptes, bien que tous cultivés et connus, à haranguer le peuple en plein air à Trafalgar Square. Burns et Hyndman ne demandaient pas leur assistance, et ils jugeaient plus utile d'essayer de coordonner les forces socialistes que d'aller briser les vitres du Carlton ou du Piccadilly Club. Ils préféraient discuter entre eux les problèmes socialistes et pendant ces deux années 1886 et 1887, tandis que leur nom n'était jamais prononcé dans les journaux remplis du récit des manifestations social-démocrates, ils inauguraient leurs méthodes et se livraient à ce qu'ils appelaient le socialisme de salon (Drawing Room Socialism). La scission s'accroissait d'avec la Social democratic Federation, alors qu'en 1885 ils semblaient presque confondus avec elle. Dès juin 1886, les Fabiens avaient provoqué une grande conférence sur la nationalisation du sol et du capital, à laquelle ils avaient invité les

radicaux pour bien montrer qu'ils se refusaient à faire acte de sectarisme. La Social democratic Federation boycotta dès lors les Fabiens, et cette date de juin 1886 marque l'ère de l'ouverture des hostilités entre les deux groupements. La conférence fabienne ne donna pas lieu à des travaux très importants, mais elle réunit des délégués de 53 sociétés et le *Times* en donna des comptes rendus. Morris et Aveling étaient venus au nom de la Socialist League. Wordsworth Davisthorpe défendit les thèses anarchistes, M. Stewart Headlam soutint le point de vue des socialistes chrétiens, enfin M. Sidney Webb et Mrs. Besant, le plus grand orateur du Royaume-Uni, représentèrent les Fabiens.

Les Fabiens tentèrent alors de stabiliser leurs idées et de les unifier. Ce fut le but de la conférence fabienne de 1886 sur l'utilité d'une ligue parlementaire. Mrs. Wilson se trouva seule anarchiste de la société. William Morris sympathisa avec les Fabiens. L'attitude de modération se précisait également et sur ces entrefaites la Société fabienne publia en 1887 le manifeste de sa ligue parlementaire qui devait être jointe par tout Fabien partisan d'une action politique et précisait les opinions fabiennes.

Voici ce manifeste qui est l'origine, dit M. Bernard Shaw, de la politique fabienne actuelle, et présente des passages fort intéressants.

La Fabian Parliamentary League (ligue fabienne par-

lementaire) est composée de socialistes qui considèrent que le socialisme pourra progresser de la façon la plus rapide et la plus sûre s'il fait usage des pouvoirs politiques dont le peuple est en possession. Les progrès du parti socialiste au Reichstag, au Parlement des États-Unis et au conseil municipal de Paris démontrent non seulement qu'un parti socialiste au Parlement n'est pas une impossibilité, mais qu'il est essentiel que les socialistes anglais acceptent le devoir de donner satisfaction dans les affaires de la nation aux désirs et à l'influence grandissante de l'opinion socialiste en Grande-Bretagne.

« La ligue (1) tentera d'organiser l'opinion socialiste et d'en assurer l'influence au Parlement, dans les municipalités et autres corps de représentants ; par des conférences et des écrits elle tentera d'analyser les questions sociales du jour ; elle recherchera les conséquences lointaines des mesures proposées aussi bien que leurs effets immédiats et les soutiendra ou les combattra selon que leur tendance sera favorable ou hostile à l'idéal socialiste.

» La ligue prendra part de façon active aux élections législatives et locales. Jusqu'à ce que le moment soit propice à la formation d'un parti socialiste au Parlement, elle se contentera de soutenir les candidats qui

1. Cette traduction est empruntée à l'article de Mr. W.-L. George dans *Pages Libres* de juin 1908.

seront prêts à *aller le plus loin* dans la direction socialiste. La ligue ne s'alliera de façon absolue à aucun groupe ; elle évitera jalousement d'être utilisée par les intérêts de parti ; son action sera déterminée par la personnalité, le passé et les engagements des candidats. En ce qui concerne les conseils municipaux, les conseils d'éducation et autres conseils locaux, la ligue présentera ses propres candidats lorsqu'elle se sentira assez forte et, grâce à l'élection de socialistes convaincus à ces conseils locaux, elle tentera d'assurer l'admission du principe socialiste dans tous les détails du gouvernement local.

» Les membres de la ligue devront partout prendre une part active dans la vie publique de leur district et, à cet effet, ils devront former des sociétés affiliées à la ligue. Ils devront choisir un secrétaire qui tiendra comptabilité de toutes les élections, annuelles et autres, dans son district, et de tous les candidats. Le secrétaire fera inscrire les socialistes sur les listes électorales : il surveillera la conduite publique des employés de l'État et en prendra note en vue des élections futures ; il enrôlera des volontaires pour les travaux d'exception et, d'une manière générale, servira d'organisateur. Les membres individuels de la ligue devront faire part à leur député de leur opinion sur toutes les lois intéressant la ligue ; ils prêcheront et défendront à toute occasion le socialisme dans la presse locale ; ils devront

visiter le Workhouse voisin et surveilleront l'emploi des fonds publics.

» En travaillant ainsi de façon continue, les socialistes accroîtront leur puissance dans la communauté et influenceront bientôt de façon effective le courant de l'opinion publique. »

Cette ligue parlementaire où se trouvaient en germe beaucoup des idées fabiennes actuelles, ne devait avoir qu'une durée éphémère, elle était trop petite pour avoir une action quelconque et devint rapidement un comité politique de la Société fabienne ; auparavant elle avait publié deux brochures politiques assez intéressantes, *le Vrai programme radical* et le *Programme politique des ouvriers*.

On voit ainsi qu'en 1887 les Fabiens ayant abandonné leurs vellétés soit utopiques, soit révolutionnaires, commençaient à avoir une vie indépendante et à être partisans d'une politique de prudence et de modération ; les premiers Fabiens comptaient plus sur les brochures par eux publiées depuis 1883 et sur leur tactique de pénétration que sur les manifestations de Trafalgar Square.

Ils furent alors frappés, en désirant propager ces idées, de voir qu'ils étaient absolument incompris ; l'école individualiste les accusait d'ignorer l'économie politique, et les socialistes leur reprochaient de méconnaître la doctrine marxiste. Ils tentèrent d'obvier à cet état de choses en pénétrant dans la Presse, et en se dégageant de tout

anarchisme qui pourrait leur nuire et ne correspondait plus à leurs idées présentes. Ainsi ils arrivèrent successivement à acquérir la bienveillance du *Star*, du *Daily Chronicle* et du *Daily News*, et à fonder quelques succursales en province pour y répandre la bonne parole. Et ils parvinrent à l'année 1888, où, comme l'a fort bien montré M. Verhaegen, « la société avait définitivement fixé ses doctrines, arrêté ses tactiques et entraîné dans la période brillante de son existence en commençant à se faire connaître grâce au renom de ses membres et à l'influence de sa littérature ».

En effet, quelques mois après, quand la séparation d'avec la Social democratic Federation se trouve encore plus accentuée, les sept leaders de la société publient une série de conférences intitulées les *Fabian Essays*, chaque étude ayant été préalablement lue et approuvée par le Comité exécutif de la société. Le livre eut un succès étonnant ; c'était le premier essai de socialisme anglais présenté au public anglais. Bien que la vente fût privée, la première édition s'enleva rapidement, et l'édition bon marché qui suivit se vendit aussi vite que celle d'un nouvelliste populaire. L'effet de la publication fut de répandre la société dans les centres industriels du Nord, dans le Lancashire ; en même temps de nombreuses conférences y furent faites ; elles amenèrent la création des sociétés fabiennes de province. Mais ces sociétés différaient profondément de celle de Londres ; les Fabiens de Londres appartenaient aux classes

moyennes, étaient en général cultivés et aspiraient à donner économiquement une direction intellectuelle ; ceux de province étaient des ouvriers dont l'esprit pouvait difficilement s'harmoniser avec celui des Fabiens ; ils étaient en fait les protagonistes de l'Independent Labor Party ; quand celui-ci se fonda il engloba rapidement les organismes fabiens en dehors de Londres .

Le résultat de la publication des *Fabian Essays* avait été d'augmenter le nombre des membres de la société.

En 1890, elle fut transférée d'un salon privé à un bureau, eut un secrétaire, une publication mensuelle, les *Fabian News* ; de nombreuses brochures, dites Tracts, furent mises en vente, répandant les doctrines de la société. Ses conférences avaient beaucoup de succès dans les clubs libéraux, qui comptaient beaucoup d'ouvriers, heureux d'entendre des socialistes qui ne parlaient pas à tout propos de les combattre. La politique des Fabiens triomphait à Londres, la majorité « progressive » du conseil municipal de Londres essayant de faire adopter leurs idées.

C'est la période brillante de la société, elle seule semble représenter le socialisme en Angleterre, il en est ainsi jusqu'à la crise de 1894. Nous venons d'expliquer comment, lors de la création de l'Independent Labor Party, ce groupement, composé d'ouvriers partisans d'une action politique, avait rallié dans son sein les

Fabiens provinciaux. Cette nouvelle force socialiste se rapprochait beaucoup des Fabiens, surtout lors de sa fondation ; le nouveau parti ignorait le marxisme, les révolutions violentes. Il ne voulait pas supprimer les Trade-unions, mais les diriger. Il différait seulement de la Fabian Society en ce que ses méthodes étaient ouvrières, et il désirait former un parti politique populaire.

Pourquoi la Fabian Society ne tenta-t-elle pas d'opérer la fusion ? Certains l'en ont blâmée, ont dit que la venue de ce nouveau parti, plus propre à plaire aux masses, ne pouvait qu'affaiblir la propagande fabienne. Ces observations sont en partie exactes, mais l'énorme différence de leurs capacités respectives rendait difficile la réunion des deux groupes. Les Fabiens comptaient beaucoup de penseurs, pas un orateur populaire, pas un député, et ils voyaient là une des causes de leur force ; ils désiraient s'imposer plus par la qualité que par la quantité, et leur nombre ne dépassa jamais quelques milliers de personnes, tandis que l'Independent Labor Party atteignait rapidement celui de 15.000 ; il restait toujours, du reste, en relations amicales avec la Fabian Society, presque tous ses leaders, tout en n'y consacrant guère leur activité, en étaient également membres.

Ayant ainsi perdu une partie de leurs forces et n'ayant plus à s'occuper d'action politique directe, les Fabiens essayèrent de développer leur propagande socialiste par

leurs publications et par leur tactique de pénétration indépendante des différents partis ; en 1896, ils donnaient aux ouvriers le conseil de fonder un parti à eux, de faire représenter les travailleurs au Parlement.

En 1899, nous l'avons dit, s'ébaucha sur l'initiative du Congrès des Trade-unions, ce qui devait être plus tard le Labor Party.

La conférence de 1900 réunit 117 délégués des trade-unions, et 12 de l'Independent Labor Party, de la Fabian Society et de la Social Democratic Federation. Allait-on fonder un parti politique, accepter l'alliance avec les libéraux, adopter une tactique déterminée ?

Dans la discussion, les idées modérées l'emportèrent sur celles des socialistes marxistes, et la fondation d'un groupe, non d'un parti, fut décidée. Le Comité représentatif du Travail se constitua sur une base fédérative ; comme son nom l'indique, il devait comprendre des travailleurs, non uniquement des socialistes, mais ceux-ci eurent rapidement la majorité. Le Comité exécutif devait compter 7 membres des Trade-unions, 2 de l'Independent Labor Party, 1 de la Fabian Society, et 2 de la Social Democratic Federation. Mais ces derniers démissionnèrent, ne pouvant imposer leur manière de voir, et leur départ accrut de 2 membres la représentation des Trade-unions. Le Comité exécutif était élu à la conférence annuelle où chaque société envoyait 1 délégué par 1.000 membres ; le représentant des Fabiens était le secrétaire actuel de la société, M. Pease ;

spectacle assez comique, il s'élisait lui-même comme délégué des 700 Fabiens, alors que la lutte était animée entre les représentants des milliers de trade-unionistes.

Aux élections de 1900, pour la première fois, des socialistes pénétraient au Parlement ; parmi eux, Will Crooks, un Fabien influent, et Keir Hardie, le leader de l'Independent Labor Party, membre aussi de la Société fabienne.

En 1906, aux élections générales, 29 candidats socialistes sur 50 étaient élus, le Labor Party prenait son nom actuel et la Fabian Society, profitant de ce succès, se développait beaucoup ; des sociétés provinciales se reformaient, comprenant cette fois uniquement des membres des classes moyennes, depuis elle a continué son action dans le même ordre d'idées, bien qu'elle ait été affaiblie par des querelles et des divergences privées.

Telle est l'histoire de la Société fabienne ; nous la voyons d'abord utopiste, révolutionnaire ensuite, puis dès 1889, affirmant la politique de modération et d'évolution qu'elle continua jusqu'à nos jours, en opposition avec la Social democratic Federation sur les moyens, sinon sur le but à atteindre, et en entretenant les relations les plus amicales avec le Labor et l'Independent Labor Party.

LES MOYENS D'ACTION DE LA SOCIÉTÉ FABIENNE

Le siège de la Société fabienne. — La bibliothèque : les prêts de livres. — Les Fabian Nurseries, groupes d'éducation des jeunes. — Le Fabian Arts Group. — Les conférences fabiennes : un discours de M. Bernard Shaw. — Les sociétés fabiennes de province. Les groupes universitaires. — Les leaders de la société fabienne : leur renommée et leur culture. — M. Sidney Webb, M. Bernard Shaw, leur influence. — Membres démissionnaires de la société : M. Wells, M. Besant, M. Harold Cox.

Il nous faut maintenant étudier de plus près les idées qu'elle défend, n'en ayant vu jusqu'ici que les caractères essentiels. Mais, auparavant, il nous faut examiner ce qu'est actuellement la Société fabienne, quels sont les moyens d'action dont elle dispose pour la propagation de ses doctrines. Le siège de la Société fabienne se trouve dans un de ces grands immeubles londoniens, froids et sombres, d'une uniformité grise, qui comprennent 50 et quelquefois 100 bureaux ; il faut errer dans un sous-sol de Clement's Inn dans le Strand, en face des tribunaux, pour arriver à le découvrir, près d'une étude de « solicitor » et à côté des deux pièces où les suffragettes anglaises ont leur organisation générale.

Le siège social de la Société fabienne est triste et petit ; son exigüité a excité à juste titre les railleries de M. Wells : il se compose de trois pièces, l'un sert de bureau au dévoué secrétaire de la société, M. Pease, et à son collaborateur, M. Saunders ; dans l'autre se trouvent exposées les publications de la société. Enfin, la troisième chambre sert alternativement de lieu de séance pour les membres du Comité exécutif et de pièce de réception pour les visiteurs ; c'est là qu'est la plus grande partie de la bibliothèque.

Les Fabiens possèdent, en effet, plusieurs milliers de volumes (7.000 ou 8.000) choisis avec grand soin surtout parmi les ouvrages économiques. Ces livres sont rangés sous les rubriques suivantes : *Enfants et éducation ; Agriculture ; Mémoires, Socialisme, Réformes sociales, Trade-unionisme, Économie politique, Histoire des doctrines économiques ; Histoire ; Politique ; Gouvernement local ; Littératures étrangères.*

Nous avons remarqué dans cette bibliothèque, en dehors des œuvres des principaux Fabiens comme Bernard Shaw, Sidney Webb et Wells, les plus intéressants traités d'économie politique, sans distinction d'opinions : Adam Smith, Malthus, Marshall, Stanley Jevons, Stuart Mill, Karl Marx, Hyndman, Kropotkine. Les ouvrages étrangers non traduits en anglais sont peu nombreux.

Cette bibliothèque joue un rôle important aux yeux des Fabiens ; ils tiennent en effet à s'éduquer intellectuellement les uns les autres et considèrent que leur

grande force réside dans la supériorité de la culture de la plupart de leurs membres. Aussi, moyennant une souscription de 10 shillings ou 12 fr 50, la société prête ses volumes (jusqu'à concurrence d'environ 100 volumes par an et par groupe) à ses membres et à toutes espèces de sociétés qui le demandent, succursales provinciales de la Fabian Society ou de l'Independent Labor Party, trade-unions, clubs libéraux, coopératives, etc. Ces ouvrages sont expédiés sur demande dans de grandes caisses, la société en a 200 ; elle possède les plus demandés en double ou en triple. Les frais de ports seuls reviennent à 12 fr. 50, et le service de prêt fonctionne donc à perte pour la société ; la collection lui a coûté 30.000 francs. C'est là un des puissants moyens d'action des Fabiens : il leur permet d'atteindre un public nombreux, appartenant à toutes les classes sociales, et nous avons été frappé de voir combien fréquemment les Fabiens se rendaient à la bibliothèque : nous avons noté la préférence manifeste qu'ils affichaient pour les ouvrages les plus sérieux et les plus arides.

Les Fabiens ont poussé très loin, entre eux-mêmes, ces préoccupations de culture intellectuelle.

Deux tentatives très intéressantes à ce propos : ce sont les Fabian Nurseries et le Fabian Arts Group.

Les Fabian Nurseries ont pour but d'éduquer les jeunes. Sous l'influence prédominante et trop exclusive de Sidney Webb, la société s'est montrée extrêmement

difficile pour l'adhésion des nouveaux membres ; elle a, comme nous l'avons déjà dit, voulu briller par la qualité plus que par la quantité, aussi, malgré les progrès continuels mais lents de son effectif numérique, ne comprend-elle aujourd'hui qu'à peine 3.000 membres ; elle se méfie surtout, trop à notre avis, car elle les éloigne des jeunes gens qui lui semblent manquer de renom et de culture ; ceux d'entre eux qui ont été admis à la Société fabienne et qui n'ont pas atteint l'âge de vingt-huit ans continuent leur éducation économique, sous les auspices des maîtres de la société ; ils en entendent des conférences, discutent avec eux, et souvent passent chez eux une partie des vacances estivales (1). La Nursery fabienne compte environ 100 membres ; elle a produit d'utiles résultats, mais souvent quelques jeunes Fabiens ont tenté de réagir contre l'autorité trop intransigente de M. Sydney Webb, et lui ont reproché d'empêcher le développement de la société. Nous aurons à revenir sur ces faits quand nous étudierons d'un point de vue critique l'œuvre des Fabiens.

Le Fabian Arts Group date de janvier 1907 ; il a été fondé afin d'étudier les rapports de l'art et de la philosophie avec le socialisme, et de mettre en relief les éléments esthétiques du socialisme qu'on se représente trop souvent, disent les Fabiens, comme laid et anti-

1. Depuis plusieurs années des Fabian Summer Schools, écoles d'été, se tiennent dans le pays de Galles.

artistique. Fondé surtout sous l'influence de M. Bernard Shaw, ce groupe comprenait environ 125 membres et a donné lieu à des conférences souvent très intéressantes, notamment celle de M. Aylmer Mande, le traducteur de Tolstoï, sur *Tolstoï contre le socialisme*, celle de M. Rothenstein sur *l'Art et la religion*. Il a été récemment supprimé.

Citons encore les : groupe fabien féminin, groupe fabien d'études biologiques, groupe fabien d'éducation, s'occupant de questions pédagogiques.

Les conférences sont un des plus puissants moyens d'action de la Société fabienne ; plusieurs ont lieu chaque année sur les sujets les plus divers ; elles sont faites par les membres les plus connus de la société et attirent toujours un nombreux public. Il nous a été donné d'assister à un de ces meetings fabiens au Memorial Hall de Farringdon Street, qui remplace depuis peu une salle moins vaste. La salle était comble, composée en majorité de personnes des classes moyennes, parmi lesquelles beaucoup de femmes, de pasteurs protestants et de jeunes gens. L'orateur était M. Bernard Shaw, le célèbre auteur dramatique ; il était assisté de M. Anderson, le président de l'Independent Labor Party et d'un conseiller municipal fabien, de Londres, M. Lansbury (1). Le sujet était l'abrogation de la loi sur les pauvres.

1. M. Lansbury, prenant une attitude similaire à celle des Guesdistes en France, s'est récemment opposé, au Congrès de Birmingham, à l'alliance parlementaire des libéraux et des travaillistes.

Ce sont les Fabiens qui avaient donné l'initiative d'un mouvement de protestation contre cette loi ; il aboutit à la formation d'un comité comprenant des hommes de tous les partis et d'une commission royale où les Fabiens ne purent faire triompher leurs idées ; elles n'obtinrent que 4 suffrages sur 11 et la minorité fit imprimer son rapport sur la direction de Sidney Webb et de M. Lansbury , il est aujourd'hui connu de toute l'Angleterre sous le nom de *Minority Report* et nous y reviendrons en étudiant les idées fabiennes.

M. Bernard Shaw est le meilleur orateur fabien, il se dévoue d'une manière inlassable à la société. Il lui arrive fréquemment de parler en un mois à Londres, en Écosse et en Irlande ; quinze jours après l'avoir entendu, nous lisions dans le *Daily News* le compte rendu d'une de ses conférences à l'Université d'Édimbourg. Elles sont considérées comme un régal oratoire, et servent beaucoup la cause fabienne. M. Shaw est très spirituel et très mordant ; il ne fait pas un mouvement, mais pas une minute l'attention ne se perd, tant les intonations de voix sont variées. Il commença son discours en vrai fabien, disant qu'il voulait garder toute sa liberté de pensée et n'était pas là délégué par l'Independent Labor Party. Puis il entama l'historique de sa question en soulevant à plusieurs reprises l'hilarité de l'assistance. Il dit ne voir aux Workhouses (asiles) que les enfants de familles respectables, les autres étant sous la garde de religieuses dans des maisons privilé-

giées. Il se moqua du règlement qui ne permet de soigner une veuve que lorsqu'elle a plusieurs enfants, lui donnant le conseil, si par malheur elle n'en avait qu'un seul, de se dépêcher d'en avoir un autre. Ayant ainsi égayé le public, M. Shaw, ce qui est son art, sut habilement passer à l'étude de questions plus sérieuses, interrompu par de vifs applaudissements. Il critiqua les Workhouses où se coudoient pêle-mêle les honnêtes gens et les misérables ; les enfants ne devraient pas aller à l'asile de nuit, mais être recueillis par les comités d'éducation, dit-il ; les malades ne devraient pas contaminer leurs voisins, mais être soignés par les bureaux d'hygiène.

Ainsi ces conférences sont très écoutées, très suivies, et facilitent cette tactique de pénétration si chère aux Fabiens ; elles ont porté sur des sujets littéraires (Tennyson, Nietzsche, Bjørnstein Bjørnson, Ibsen, Tolstoï, etc.), sur la politique étrangère (aux Indes, en Russie), sur les problèmes les plus variés ; elles ont été spécialement organisées dans les faubourgs de Londres habités par un public de petits bourgeois, très propre à recevoir l'enseignement de la société.

En dehors des prêts de livres et des conférences, la Société fabienne agit directement en province, grâce à ses succursales. Nous avons dit que, composées spécialement d'ouvriers, elles avaient été englobées par l'Independent Labor Party en 1894 ; elles ont ensuite reparu il y a quelques années, leurs membres se recrutant

dans les mêmes milieux que la maison-mère, et sont au nombre de 37. Néanmoins elles ont toujours été peu importantes, comprenant un très petit nombre de membres et disposant des ressources restreintes. La plus considérable est celle de Liverpool (1) ; nous pouvons aussi citer celles de Brighton, Bristol, Cardiff, Edimbourg, Hull, Manchester, Leeds et Glasgow, et même aux colonies Christchurch (Nouvelle-Zélande) et Toronto. Autrefois deux groupements fabiens avaient même été créés à Bombay et Sidney.

Nous considérons comme bien plus intéressante la fondation récente de groupes fabiens au sein des universités anglaises ; elles ne comptent que très peu d'adhérents, de 50 à 100, à Londres, Oxford, Cambridge, Manchester, Edimbourg, Glasgow et Liverpool, autrefois à l'University College of Wales de Aberystwyth, mais cette conquête dans des milieux extrêmement conservateurs nous semble déjà assez étonnante.

Il nous faut enfin dire un mot des 300 souscripteurs qui, sans appartenir à la société, sympathisent avec elle, et des ressources financières du groupe fabien, alimentées par une cotisation fixée au minimum à 1/2 0/0 du revenu de chaque membre, et par la vente des publications, elles se sont montrées assez minimes ;

1. La Société fabienne de Liverpool a publié plusieurs brochures : elle a interrogé tous les pasteurs de la région sur la Société fabienne ; les résultats de cette enquête ont montré que la plupart d'entre eux sympathisaient avec elle.

l'aide de plusieurs membres fortunés de la société a permis de subvenir à tous les besoins.

Nous venons donc de passer en revue les principaux moyens d'action de la Société fabienne, le prêt des livres, les groupes d'éducation, les conférences, les sociétés provinciales. Mais le plus important de tous est l'action due aux membres les plus connus de la Société fabienne personnellement. Sans eux la Société fabienne n'existerait pas, et ce qui fait sa force, de l'aveu de ses amis comme de ses adversaires, c'est la grande réputation dont jouissent en Angleterre et quelquefois même sur le continent les Fabiens les plus connus ; cette renommée a permis la propagation des idées fabiennes et le tirage de certaines de ses brochures à 50.000 ou 100.000 exemplaires parce qu'ils étaient signés Sidney Webb ou Bernard Shaw.

Nous avons déjà dit que la Société fabienne comptait près de 3.000 membres ; son œuvre, nous a dit M. Webb, n'est que la somme de celle de ses membres ; nous sommes loin de méconnaître l'action importante exercée par les Fabiens les moins connus dans leurs sphères respectives, mais il est évident que l'œuvre de la société semblerait inexistante si on en écartait celle d'une douzaine de ses membres qui sont parmi les polémistes et les doctrinaires les plus connus d'outre-Manche ; ils forment, comme l'a dit M. W. George, probablement un des groupes intellectuels les plus remarquables de l'Angleterre. M. Pease et M. Shaw l'ont reconnu, et tous

les historiographes de la Société fabienne ont vu là sa caractéristique.

Nous allons donc passer en revue les principaux Fabiens et étudier brièvement le rôle joué par eux dans la société ; étant ainsi familiers avec les hommes, nous pourrons plus facilement analyser leur œuvre, la littérature fabienne, et discuter les idées qui y sont contenues. Mais pour diverses raisons que nous examinerons dans la partie critique de cet ouvrage, quelques Fabiens des plus connus, de ceux qui avaient eu une situation considérable dans la société, en ont démissionné ; nous leur consacrerons aussi une courte notice.

Deux noms se détachent dans le premier groupe, ceux de M. Sidney Webb et de M. Bernard Shaw. Leur influence dans la société est tellement considérable qu'on a pu dire qu'ils la personnifiaient ; ceux qui semblaient s'y montrer rebelles comme M. Wells, ont dû la quitter.

La physionomie de M. Sidney Webb a été bien souvent analysée, depuis M. Verhaegen, dans ses *Socialistes anglais*, jusqu'au récent ouvrage de M. Wells, le *New Machiavelli*, où sous l'apparence de Bailey, est tentée la caricature la plus amusante de M. Webb. D'apparence insignifiante, avec la barbe en pointe, aux gestes lents et un peu prétentieux, M. Webb passe à la fois aux yeux de tous pour l'incarnation du socialisme d'État en Angleterre, de la Société fabienne et du socialisme administratif et bureaucratique. Né en 1859, M. Sidney Webb

fut d'abord un petit employé à l'Office colonial ; assez intelligent, très consciencieux, il s'éleva rapidement, et en 1884 il était nommé conseiller municipal de Londres ; la même année il se joignait à la Société fabienne dont il est encore membre actuellement. En 1892, il épousait miss Potter, fille d'un député anglais, l'amie et l'élève de Spencer ; jeune fille, elle avait pris part, en 1886, à l'enquête de Booth sur la vie du peuple de Londres et avait écrit la première exposition de la théorie de la coopération industrielle ; leur collaboration a produit plusieurs ouvrages d'économie politique importants de l'époque contemporaine, tels que : *l'Histoire du Trade-unionisme* et *Démocratie industrielle* ; partisans tous deux et uniquement de l'emploi de la méthode inductive, M. et Mrs. Webb ont travaillé lentement, mais sûrement, à élaborer les statistiques les plus soignées, à mettre en relief les conséquences qui en résultaient pour obtenir des changements pratiques. Ils se sont fait un malin plaisir d'égarer la critique en ne lui permettant de saisir aucun indice sur la part respective qu'ils avaient prise dans l'élaboration de leurs ouvrages ; néanmoins, plusieurs personnes compétentes nous ont affirmé que le rôle prépondérant avait été joué par Mrs. Webb et que les meilleurs chapitres de *Démocratie industrielle* lui étaient dus en particulier.

M. et Mrs. Webb ont tous deux joué un grand rôle dans la Société fabienne, à tel point que l'on a pu dire,

non sans raison, et des jeunes membres de la Société fabienne se sont faits l'écho de ces plaintes, que « les Fabiens et les Webb c'était tout un ». Nous examinerons plus loin l'exactitude de ces critiques ; pour l'instant contentons-nous de dire que M. et Mrs. Webb, par leur nom et leur influence réelle, ont beaucoup servi la cause des Fabiens. M. Webb a été et est encore l'ami intime de M. Balfour, le leader conservateur. Dans son salon se coudoient les hommes politiques de tous les partis, ce qui a donné prise aux fines railleries de M. Wells, qui a soutenu que M. Webb prétendait exercer de l'influence sur quelqu'un chaque fois que ses idées concordaient avec les siennes. Il est néanmoins indéniable que lord Rosebery subit beaucoup l'ascendant de M. Webb et nous avons relevé dans le fameux Chesterfield Speech qu'il prononça en 1896, et dont la répercussion fut immense dans toute l'Angleterre, des analogies frappantes avec une brochure fabienne de M. Webb publiée peu après (Tract n° 108) intitulée *Une politique d'efficacité nationale (A policy of national efficiency)*. On peut voir aussi fréquemment chez M. Webb deux des ministres actuels : M. Haldane et M. Churchill ; récemment ce dernier fit un discours sur les lois sur les pauvres, et il avait en sa possession le rapport qu'au nom de la minorité de la commission royale Mrs. Webb devait publier quinze jours après. Nous avons choisi ces exemples pour montrer à quel point M. Webb était

utile à la Société fabienne en répandant ses idées chez les hommes éminents de tous les groupes et en facilitant sa tactique de pénétration; nous ajouterons qu'il a été membre du conseil du comté de Londres de 1884 à 1909, y fut constamment très écouté, et y fit adopter des mesures dues à l'initiative fabienne. A maintes reprises il prit la parole dans des conférences au nom de la société; lui surtout assume la direction des Nurseries fabiennes. Maintenant son influence s'est-elle toujours exercée heureusement? Sans vouloir nous occuper ici de questions personnelles, et par suite de l'action prépondérante de M. Webb sur la société, nous examinerons cette question dans la partie critique de cet ouvrage.

L'influence de M. Sidney Webb a été capitale sur la formation économique de M. Bernard Shaw, de l'aveu même de ce dernier. Né à Dublin en 1856, M. Bernard Shaw est un des auteurs dramatiques les plus célèbres et les plus originaux de notre temps; mais avant d'avoir connu les récents succès de la scène il s'était inlassablement dévoué, et depuis vingt-cinq ans, à la Société fabienne. C'est à la date du 16 mai 1884 que l'on remarque, en marge du Cahier de fondation de la Société fabienne, la note suivante écrite de sa main : « Ce meeting a été rendu mémorable par la présence de Bernard Shaw. » Depuis il n'a pas cessé d'être un des membres les plus actifs du Comité exécutif fabien ainsi que sa femme miss Townshend, fille d'un riche banquier

londonien ; elle lui a toujours apporté son concours ardent et intelligent. Nous avons déjà écrit, en donnant nos impressions sur un meeting de Memorial Hall, la physionomie de M. Bernard Shaw ; comme nous l'avons dit, c'est le conférencier le plus écouté de la Société fabienne, il a édité également une des principales publications fabienne, les *Fabian Essays*, et est l'auteur du premier chapitre de cet ouvrage. Il a écrit plusieurs Tracts fabiens, notamment *Un Manifeste*, une de ses meilleures pages économiques ; *le Socialisme et l'intelligence*, histoire de sa polémique avec sir William Mollock, et une brochure sur le socialisme municipal : *the Common sense of Municipal trading*. M. Bernard Shaw fut converti au socialisme par l'enseignement d'Henri George ; il fut ensuite membre de la Land Reform Union et enfin de la Société fabienne, dont il a esquissé l'histoire dans le Tract 41 : *la Société fabienne, ce qu'elle a fait et ce qu'elle est*. Au Congrès socialiste International de Londres, il a protesté au nom des Fabiens contre la répudiation des partis bourgeois, il n'y a guère de leader socialiste qui n'ait été attaqué par M. Shaw, qui excelle dans les joutes spirituelles et mordantes⁽¹⁾ ; il a soutenu en particulier dans la revue *To-Day*, il y a une dizaine d'années, une longue discus-

1. M. René Berthelot disait récemment, avec raison, que le ton d'esprit de M. Shaw lui paraissait voltairien.

sion sur la question de la valeur, où il invoquait contre les Marxistes les théories jevoniennes (1).

M. Shaw n'est pas à proprement parler un économiste, bien que dans un récent livre de M. Bab, le meilleur ouvrage publié sur lui jusqu'à ce jour, ait été tentée la synthèse de l'économiste et de l'auteur dramatique (2). Il s'est surtout borné à suivre M. Webb dont il a dit : « Il m'a été plus utile que tout autre homme que j'ai rencontré, et il sera encore plus utile à l'Angleterre que tout autre homme de son temps. » Mais il a vivement servi la Société fabienne en lui apportant l'aide de sa célébrité et de son talent.

En dehors de ces deux leaders, la Société fabienne compte parmi ses membres un grand nombre d'intellectuels de forte culture et de réelle valeur, dont la renommée est grande en Angleterre.

Ce sont sir Sidney Olivier, gouverneur de la Jamaïque, né en 1859, fils d'un clergyman anglican et gradué d'Oxford. Sir S. Olivier fut tour à tour socialiste chrétien de l'école de Kingsley, disciple de George,

1. Voir *Bernard Shaw*, par Holbrook Jackson.

2. Dans la meilleure pièce de M. Shaw, *Man and Supermann* (Homme et surhomme), le gentlemann s'entend dire par le brigand : « Vous volez les pauvres et moi je vole les riches. Nous pouvons donc nous serrer la main. » C'est là un exemple typique de « shavianisme » ; M. Shaw, dans ses études économiques, trouve le mot qui frappe, intéresse et fait rire le lecteur ; mais les arguments sont pauvres et la culture économique secondaire.

nombre de la Land Reform Union, puis de la Société fabienne; on lui doit peu d'ouvrages, il n'a écrit que le chapitre sur la morale dans les *Fabian Essays*. Mais il a beaucoup agi à la Société fabienne, bien qu'il ne prenne plus une part active à ses travaux depuis son éloignement forcé: il est regrettable que son action ne s'y fasse plus sentir.

M. Hubert Bland, né en 1856, est un des Fabiens les moins révolutionnaires, journaliste d'une grande réputation, directeur de banque à vingt-trois ans.

Citons encore M. Chiozza Money, économiste d'origine italienne, de grand mérite, auteur de *Richesse et pauvreté*; l'éminent auteur de *la Nouvelle Théologie*: le Révérend Campbell, le plus grand orateur, un des esprits les plus puissants et un des hommes ayant le plus de talent que possède l'Angleterre actuelle; le Révérend Stewart Headlam, prédicateur connu; M. Aylmer Mande, traducteur de *Tolstoï*; Mrs. Sparling, fille de William Morris, M. Walter Crane, artiste connu, M. Grant Allen, biologiste célèbre, M. Granville Daker, M. Pease, le secrétaire de la société: issu d'une riche famille écossaise. M. Pease débuta au Stock Exchange, s'y déplut et fonda un magasin de charpenterie; puis il s'occupa d'économie politique et depuis vingt ans joue un rôle important à la société, il la représente au Labor Party, mais sa situation a été effacée par suite de la mise en vedette de MM. Webb et Shaw. Notons enfin que les

deux leaders du Parti indépendant du travail, MM. Keir, Hardie et Snowden, sont inscrits à la Société fabienne qu'elle compte parmi ses membres plusieurs députés, notamment M. Will Crooks, le premier député ouvrier anglais, et un radical. M. Percy Alden, auteur de plusieurs ouvrages sur le chômage, avec lequel nous nous sommes entretenus ; enfin la Société fabienne comprend quelques hommes d'avenir parmi les jeunes gens ; ce sont MM. Blanco White, Schlösser, Clifford Sharp et J. West.

La Fabian Society a eu récemment à déplorer le décès de plusieurs de ses membres, notamment de William Clarke, conférencier estimé, et de Frank Podmore. Mais elle a eu surtout à enregistrer depuis dix ans un grand nombre de démissions ; nous n'examinerons pas leurs causes en détail, contentons-nous de dire que plusieurs d'entre elles, comme celle de M. Wells, ont sensiblement affaibli la société ; la plupart ont été dues à l'influence tyrannique de M Webb.

Il est profondément regrettable pour les Fabiens que M. Wells les ait quittés : par sa haute valeur, grâce à son talent si souple et si fin, et à ses réelles aptitudes économiques, il était aussi utile à la société que MM. Shaw et Webb, plus même. Sa démission fut envoyée à la suite de critiques adressées par lui aux Fabiens, dans un petit factum intitulé : *Fautes des Fabiens*. On n'en tint pas compte momentanément, et il y eut

une discussion à leur sujet entre MM. Schaw et Wells, elle se termina par le départ de ce dernier. Nous reviendrons plus loin sur ces critiques, exactes pour la plupart ; beaucoup ont aujourd'hui donné lieu à des modifications au sein de la société.

Personne n'a été plus utile aux Fabiens que M. Wells. Ses livres sur le socialisme, *Nouveaux mondes pour les vieux*, *Une moderne utopie*, ont eu un succès prodigieux.

Et les Fabiens actuels, s'ils ont conservé quelque amertume des récentes polémiques, sont les premiers à garder la plus vive reconnaissance à l'égard de M. Wells. Nous estimons néanmoins que le socialisme de M. Wells est d'une essence toute particulière. Nous ne voulons pas nous étendre sur ce sujet, contentons-nous de dire qu'après l'entretien qu'il nous fit l'honneur de nous accorder et d'après ses récents ouvrages, notamment *Tono Bungay* et le *New Machiavelli*, M. Wells nous semble souvent plutôt incliner, tantôt vers le libéralisme en politique, tantôt vers un nihilisme sceptique en morale, que vers le socialisme.

M. Wells est dans toute l'acception du mot ce que les Anglais appellent un « middleclassman », un homme des classes moyennes ; nous voulons dire par là qu'étranger à l'idée de lutte de classes, M. Wells est de ceux qui ne veulent pas d'un mouvement à tendances ouvrières trop marquées ; tout en sympathisant beaucoup avec les réformateurs sociaux, il ne veut pas de la

tyrannie d'une masse ignorante et non cultivée avec laquelle son talent si fin s'accorderait mal ; sa culture très générale, et par certains côtés profonde, l'amène plutôt à un dilettantisme sceptique (surtout dans ses derniers livres, de beaucoup les meilleurs qu'il ait écrits et les moins connus en France) qui s'apparente à Anatole France. Notons que M. Wells est loin d'être le seul à tenir à être un *middleclassman*. Nous avons été assez amusé d'entendre M. Bernard Shaw dire d'un des grands leaders de l'Independent Labor Party : « Il est d'origine ouvrière, mais par ses manières, il est devenu tout à fait un homme des classes moyennes. » Il y a là un sentiment bien net de classes et on s' imagine difficilement un tel langage dans la bouche d'un de nos socialistes.

Parmi les anciens membres de la Société fabienne, nous pouvons également citer M. Barnes, un des chefs de l'Independent Labor Party, M^{me} Wells, mais il nous faut encore relever quelques démissions, qui, si elles n'ont pas affaibli la société autant que celle de M. Wells, lui ont néanmoins beaucoup nui.

Ce sont celles de M. Besant, de MM. Sam Holson, Galton, Cox, Ramsay Macdonald et Graham Wallas.

Mrs. Annie Besant est l'auteur d'un des *Essays Fabiens* on la compte généralement parmi les plus grands orateurs populaires anglais. La vie de Mrs Annie Besant a été extrêmement originale, son éloquence, plus que

ses conceptions personnelles, l'a rendue célèbre ; encline à suivre des influences diverses, elle fut d'abord la femme d'un pasteur anglican, puis divorça, se livra pendant plusieurs années à une propagande athée et fut même poursuivie pour néo-malthusianisme. Sous l'inspiration de M. Bernard Shaw elle se convertit après au fabianisme pour le quitter après. Elle s'occupe maintenant avec ardeur de théosophie.

M. Sam Hobson a quitté la Société fabienne pour des raisons d'ordre privé ; il a été un de ses plus intelligents adeptes. Ce fut un des seuls Fabiens qui ait osé élever la voix contre la toute puissante influence de M. Webb.

M. Galton a été pendant des années le secrétaire de M. Sidney Webb, et l'a aidé à écrire *l'Histoire du Trade Unionisme*. Il fit partie de la Société fabienne et de son comité exécutif, et entra aussi à la London Reform Union, organe de l'ancienne majorité radicale du Conseil du Comté de Londres. Très intelligent, M. Galton y joua un rôle important. A la suite de l'affiliation de la Société fabienne au Labor Party contre son propre vœu, M. Galton se trouva rapidement placé dans une situation difficile, ayant à combattre comme agent libéral des candidats du Labor Party ; il quitta bientôt la Société fabienne.

M. Graham Wallas, auteur d'un des *Fabian Essays* fils d'un prêtre anglican, homme politique et journaliste, reprocha aux Fabiens de soutenir l'« Education

Bill » qui, à son avis, rendait l'Église catholique trop puissante.

M. Ramsay Macdonald, de beaucoup le leader socialiste anglais parlementaire le plus intelligent et le mieux doué, qui est avec Keir Hardie un des chefs de l'Independent Labor Party, donna sa démission de la Société fabienne quand elle publia un manifeste pour la continuation de la guerre sud-africaine; c'était une réelle perte pour les Fabiens.

Il est enfin profondément regrettable pour eux que M. Harold Cox les ait quittés; conseiller du Comté de Londres, M. Cox est un des journalistes les plus connus du Royaume-Uni; parent de Sir Sidney Olivier, il a longtemps été membre de la Société fabienne et a collaboré avec M. Sidney Webb à des travaux sur la journée de huit heures; il fut député libéral lors de la deuxième législature et plusieurs de ses collègues nous ont dit qu'il était le seul à « full the house » à faire salle comble, lors de la discussion de questions économiques. Il vota récemment contre le projet de loi sur les retraites pour la vieillesse, et les libéraux refusèrent de le soutenir aux dernières élections. Il donna sa démission de la Société fabienne, inclina un peu vers les conservateurs, et se présenta au Parlement comme libéral indépendant; il échoua, la situation étant difficile en Angleterre pour tout candidat n'appartenant pas à un des partis politiques organisés, et quelques membres éminents de la Chambre des Communes, comme Lord Hugh

Cecil, ont véhémentement reproché à Mr. Asquith de ne pas l'avoir soutenu.

On voit ainsi que les Fabiens ont compté ou comptent parmi eux un groupe intellectuel remarquable, des hommes de réputation universelle, Bernard Shaw, Sidney Webb et Wells, le révérend Campbell, des économistes, des hommes politiques, des orateurs, des théologiens célèbres. Comme nous l'avons dit, c'est à leur action prépondérante et à leurs ouvrages que la Société doit la plus grande partie de sa réputation.

SOURCES DU FABIANISME

Mésintelligence des penseurs et du peuple anglais. — Elle a incliné les écrivains anglais à lutter contre le traditionalisme latent et égoïste de leur pays. — Impatience de la philosophie utilitaire en Angleterre : son évolution vers l'altruisme.

Le fabianisme provient de ce double courant anti-traditionaliste et altruiste dérivant des radicaux utilitaires. — Il s'oppose directement au courant anti-traditionaliste, mais intuitif et esthétique, dont M. Wells est la représentation. — M. Wells : ses idées et son talent.

Nous venons de noter comme une des caractéristiques du mouvement fabien qu'un nombre important de représentants les plus éminents de la pensée anglaise s'étaient enrôlés ou sont encore rangés sous son drapeau. Ces hommes ont-ils donc été séduits par les idées fabiennes, par la souplesse et la liberté d'esprit qu'elle leur laissait ? Nous ne le croyons pas entièrement ; évidemment, si la Société fabienne avait été moins tolérante et plus doctrinaire, elle n'eût pas compté dans ses rangs M. Bernard Shaw et M. Wells ; mais néanmoins nous ne nous contentons pas de cette explication et, avant d'analyser les idées fabiennes, nous voudrions remonter aux sources

philosophiques et économiques du fabianisme ; peut-être après le comprendrons-nous mieux et saisirons-nous avec plus de facilité les raisons pour lesquelles un homme comme M. Wells s'en est séparé.

Rien ne frappe autant l'observateur impartial de l'Angleterre, rien ne lui semble aussi triste que le divorce profond, s'accroissant de jour en jour, entre l'élite de l'intelligence anglaise et la nation anglaise, englobant l'aristocratie et les classes moyennes aussi bien que le peuple. Il y a là une dissonance manifeste, déjà aperçue à maintes reprises, mais qui n'a pas encore trouvé son historiographe ; nulle part ailleurs nous n'en trouvons l'équivalent ; ni en Amérique où les philosophes comme William James ont esquissé un système pouvant s'adapter au caractère national ; où les économistes se sont contentés, devant le spectacle qui les entourait, d'afficher leurs préférences pour l'abstraction ; ni en Allemagne, où les imprécations de Nietzsche et de son ami Burckhardt contre la culture allemande sont restées presque isolées ; où devant l'Allemagne combattive, arrogante et grossière se dresse vaillamment l'ancienne phalange idéaliste, dualisme émouvant si subtilement analysé par Marcel Prévost.

Depuis près d'un demi-siècle, tous les grands écrivains anglais ont été absolument ignorés, ou, ce qui est pis, totalement incompris de leurs compatriotes ; en vain Kipling essaya, grâce à son talent à la fois vigou-

reux et poétique, s'adressant à l'âme même du peuple anglais, de le sortir de sa torpeur. Unaniment, les maîtres que nous admirons ont protesté contre la culture anglaise; ce sont Wilde, parlant des Anglais comme des « *men only wanted for business* », des hommes que seules les affaires réclament en ce monde; Matthew Arnold; Meredith qui, dans l'émouvante interview qu'a publiée M. Photiadès se plaint de n'avoir été nulle part aussi méconnu que dans son propre pays; Bernard Shaw, parlant de la « stupidité » du peuple anglais avec les exagérations qui lui sont coutumières, a essayé en vain de le faire réfléchir et de changer l'orientation de son art dramatique; Wells a tenté dans *Tono-Bungay* la satire la plus vigoureuse, la plus fine et la plus mordante que nous connaissions de l'Angleterre (1).

Quels ont été les résultats immédiats de ce divorce? Les uns, découragés, comme Meredith, ont cessé de s'adresser à leur pays et se sont de plus en plus orientés vers la culture française; Wilde de même. D'autres ont essayé de rajeunir les vieilles formules philosophiques qui avaient fait l'Angleterre actuelle, et de se faire comprendre, à défaut du peuple anglais, des représentants cultivés des classes moyennes susceptibles de réfléchir. Ce sont les Fabiens.

1. Tous, sans s'occuper de leurs divergences d'opinion, ont lutté contre le vieil idéal anglais du gentleman et du puritain, et ont réclamé plus d'intelligence, plus de liberté d'esprit, aux points de vue littéraires et économiques comme pour les questions militaires et commerciales.

M. Cazamian, dans son récent livre sur *l'Angleterre moderne*, a montré avec une acuité remarquable comment l'utilitarisme de Bentham et de ses successeurs s'était combiné au traditionnalisme latent des Anglais. Depuis cinquante ans tous deux ont évolué profondément ; le fabianisme nous paraît provenir de cette évolution.

Les Anglais traditionnalistes ont de plus en plus abandonné les problèmes politiques pour les questions économiques. Au lieu de fonder leur conservatisme sur des bases solides, sur des idées générales nettement définies, au lieu de se rallier aux maîtres, qu'ils s'appellent Burke, Joseph de Maistre ou de Gobineau, ces Anglais (non les leaders, mais le parti conservateur en général) ont de plus en plus incliné vers un traditionnalisme étroit, intéressé, et absolument égoïste ; ces tendances étaient bien manifestes aux dernières élections générales où la masse se passionnait plus pour les problèmes économiques, fussent-ils de minime importance, que pour la grande question de la Chambre des lords.

Il semble que les penseurs anglais, déjà littérairement prédisposés, nous l'avons vu, à être en désaccord avec leurs compatriotes, se soient indignés de l'évolution égoïste de ce traditionnalisme, qu'à force d'entendre discuter en économie politique les théories individualistes par sir John Lubbock ou sir William Mallock, ils aient été inclinés par réaction contre le milieu environnant

à se tourner vers le socialisme ; ils n'ont pas été tentés par le marxisme violent ou révolutionnaire , leur tempérament était quand même resté trop anglais , leur intelligence était trop souple et leur culture trop vaste pour les amener à souscrire sans discussion aux dogmes marxistes , dont la fausseté devenait chaque année plus apparente , mais ils étaient inclinés à se rallier à un mouvement à la fois plus pratique et plus altruiste ; c'était le socialisme fabien .

Ils étaient en même temps puissamment aidés dans ce changement par l'évolution de l'utilitarisme ; d'égoïstes , les disciplines de Bentham , par la stricte application des doctrines du maître , étaient devenus de plus en plus altruistes , et ainsi se dessinait le courant actuel ; ceux qui par leur culture réfléchissaient sur les problèmes philosophiques inclinaient vers l'altruisme et en même temps s'éloignaient du traditionnalisme ; de ce double courant nous semble né le mouvement fabien , héritier direct de Stuart Mill , qui , au début de cette révolution , avait déjà complété dans ce sens les doctrines de son père James Mill . Ce mouvement a été également aidé par le positivisme , nous en étions persuadés et nous n'avons pas été surpris en causant avec M. Bernard Shaw de l'entendre faire l'éloge de la philosophie d'Auguste Comte . Nous avons déjà écrit ce chapitre quand nous avons trouvé sous la plume de M. Sidney Webb quelques phrases qui confirment absolument notre

impression en traitant de l'influence de Bentham sur les Fabiens (V. *Revue de Paris*, mars 1896).

Telles sont, à notre avis, les sources du fabianisme ; c'est la synthèse de l'ancien utilitarisme anglais et de la nouvelle façon de penser que l'étude des problèmes économiques et la réaction contre les tendances de leurs milieux ont inspirée à certains penseurs anglais ; c'est en même temps un mouvement de caractère absolument national qui essaye d'intéresser à l'étude de problèmes souvent ardues les hommes qui par leur intelligence (nous tenons plus à la qualité qu'à la quantité de nos membres, disait M. Webb), semblent disposés à y prêter une oreille attentive, et qui, par leur origine sociale et leur culture, ne motivent pas les reproches que les penseurs anglais d'aujourd'hui sont en droit d'adresser à leurs compatriotes. Ce mouvement dérive si nettement de l'ancien utilitarisme qu'il en a conservé le caractère nettement pratique.

C'est par ce côté pratique que le fabianisme nous semble nettement anglais. Les leaders du mouvement ont, du reste, voulu lui conserver cette marque. Un homme a combattu ces tendances ; il nous paraît incarner la continuation d'un mouvement puissant, c'est Wells. Le jour est proche où les doctrines socialistes de Wells trouveront leur historiographe et seront étudiées à l'égal de celles de Ruskin et de Morris, dont il est le successeur direct. Nous ne voulons pas ici nous livrer à une digression en tentant l'étude, bornons-

nous à dire que le socialisme de Wells est tout à fait dégagé de cet utilitarisme dont nous avons noté les ultimes manifestations dans le mouvement fabien. Venu au socialisme, dans la plus large acception du mot, par réaction contre les préjugés moraux et sociaux de toutes espèces que les Anglais ont gardés en si grand nombre, M. Wells a été particulièrement dominé par des préoccupations esthétiques. Sa démission de la Société fabienne provient moins de motifs d'ordre privé ou de querelles avec Bernard Shaw, que de l'opposition séculaire entre l'idéalisme esthétique et l'utilitarisme pratique. Nous l'avons dit, M. Wells nous semble être l'héritier direct de Morris et de Ruskin, et il suffit de s'entretenir avec lui, comme nous en avons eu l'honneur, pour voir le rôle que jouent dans son esprit les questions esthétiques. Le socialisme, tel qu'il l'a exposé dans *New Worlds for the old* est un idéal avant tout ; ce n'est pas une utopie ; il fait appel à l'idéalisme latent de la masse, il regrette la rareté de ses manifestations en Angleterre ; le socialisme de M. Wells n'est pourtant pas celui d'un rêveur, nous verrons qu'il a aperçu les défauts de la Société fabienne avec un esprit bien plus pratique que les Fabiens mêmes ; mais, ce qu'il leur reprocha surtout, c'est leur bureaucratisme, si peu propre à éveiller la sympathie ou le désir. M. Wells est encore bien moins anglais que Sidney Webb ; à l'ancienne morale utilitaire, il oppose un système négateur qui, dans le *New Machiavelli*, va presque jus-

qu'au nihilisme. Il a affirmé cependant, dans une récente interview, que son socialisme était resté aussi vigoureux qu'il y a trois ans ; nous ne mettons pas sa parole en doute, nous ne sommes pas disposé à lui chercher une querelle de mots qui ne présenterait pas le moindre intérêt. M. Wells nous semble, du reste, avoir le droit de revendiquer l'épithète de socialiste ; il l'est, avec plus de souplesse même, que les Fabiens les moins doctrinaires. Plutôt Français de goûts et de tempérament, apparenté à tout le mouvement idéaliste anglais, qualifié par M. Cazamian de : « Revanche des instincts », il raille l'empirisme des Fabiens, leur socialisme de chambre, leurs statisticiens consciencieux. Ces derniers recherchent les abus sociaux, mais, ayant constamment à la bouche le mot d'opportunisme, se préoccupent peu, pour y remédier, des véritables desiderata des ouvriers.

Nous allons maintenant analyser les idées fabiennes, croyant avoir montré leurs sources empiriques, ce qu'elles ont d'essentiellement anglais. Ensuite, nous examinerons l'influence des Fabiens, puis, en tentant la critique de leurs doctrines, nous nous inspirerons largement du courant dont M. Wells nous a semblé être une des plus intéressantes représentations.

LES PUBLICATIONS FABIENNES

Les *Fabian News*, journal de la Société *Fabianism and the Empire*, consacré principalement à la politique extérieure.
— Les *Fabian Essays*, exposé du socialisme anglais. — Les *Tracts*, brochures consacrées aux questions économiques et sociales, leur importance, leur énumération. — Analyse de *Tracts for socialists*.

Nous avons étudié les moyens d'action dont dispose la Société fabienne, passé en revue ses membres les plus connus, et nous sommes remonté aux sources philosophiques et économiques du fabianisme ; nous allons maintenant analyser l'œuvre même de la société, les idées qu'elle contient.

Ce sont les chapitres les plus importants de cet ouvrage, les plus difficiles aussi, car les idées fabiennes sont rarement exposées avec précision, souvent même sur un sujet donné le désaccord règne dans la société ; elle se contente d'indiquer la matière d'une ligue générale de propagande pour les différents membres. Néanmoins, nous croyons être arrivé à démêler, malgré les contradictions passagères des Fabiens, l'essence de leurs doctrines ; elles sont contenues dans les très nombreuses

publications fabiennes, des plus intéressantes ; elles portent sur les sujets les plus variés, constituant en quelque sorte une histoire de la vie économique anglaise depuis vingt-cinq ans. M. Verhaegen a dit que leur examen nécessiterait un ouvrage entier, et M. Métin que la littérature fabienne constitue l'élément le plus durable de la société et doit lui survivre.

Quelles sont ces publications fabiennes ? Elles sont au nombre de quatre : le journal mensuel de la société, intitulé les *Fabian News*, envoyé aux membres et aux souscripteurs ; un manifeste d'une portée générale de M. Bernard Shaw, le *Fabianisme et l'Empire*, les *Fabian Essays* parus en 1889 ; et enfin un grand nombre de brochures, les *Tracts*.

La Société fabienne publie une feuille intitulée *Fabian News* (les Nouvelles fabiennes). Elles sont envoyées à tous les membres et souscripteurs du groupe et, comme leur nom l'indique, ne constituent pas un journal. On y trouve seulement le récit de l'action de la société pendant le mois, conférences, livres publiés, faits et gestes des membres, etc.

Les Fabiens n'ont pas voulu faire un journal de cette publication, à cause de leur effectif numérique restreint ; ils jugent plus utile d'essayer de « socialiser » la presse. « La Fédération Social Démocratique publie un journal intitulé *Justice* qui, jusqu'ici, ne vaut pas 2 sous pour tout homme qui, comme un ouvrier, n'a pas les moyens

de jeter les sous par la fenêtre. Cette feuille s'est livrée à des attaques répétées contre les organisations ouvrières sans l'aide desquelles les socialistes pourraient seulement parler dans le vide ; les succursales de la Fédération doivent vendre *Justice* à tous leurs meetings. Eh bien ! j'espère qu'il n'existe aucun tract fabien dont on puisse dire qu'il ne vaille pas 2 sous, ou qui se plaise à offenser inutilement des alliés.

» Quant aux journaux, nous croyons qu'un ouvrier, pour ses 2 sous par semaine, espère un journal aussi bien rempli et bien informé que les journaux habituels du dimanche. Nous avons donc conseillé à quelques-uns de ces journaux de consacrer une ou deux colonnes au socialisme, l'appelant par le nom qui leur conviendrait. Et je n'hésite pas à dire que l'effet de cette politique, tel que nous l'observons dans le *Manchester Sunday Chronicle*, dans le *Star*, dans le *Daily Chronicle* et dans d'autres journaux plus exclusivement ouvriers, comme le *Clarion*, a plus fait pour la cause que tout le temps et l'argent perdus par *Justice*. Les *Fabian News* remplissent pour nous le même rôle que *Justice* pour la Fédération, mais que penseriez-vous de nous si nous vous invitions à les offrir pour 2 sous dans la rue comme étant le principal organe de la Social démocratie en Angleterre ? Notre mission est de socialiser le Parlement, mais non de publier nous-même les journaux (1). »

1. Tract 41, la Société fabienne, ce qu'elle a fait et comment elle l'a fait, par Bernard Shaw.

Le Fabianisme et l'Empire constitue une étude des problèmes politiques et sociaux les plus importants en 1900, et actuellement encore la Société fabienne prend position sur un certain nombre de questions sans tenter aucunement l'analyse de ses principes socialistes ou de ses idées propres à en favoriser le développement.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la politique extérieure et coloniale du Royaume-Uni ; fidèles à leurs méthodes, les Fabiens ne tentent pas de vaines récriminations sur la colonisation ou le commercialisme ; ils prennent comme point de départ le *statu quo* et veulent seulement obvier à toutes exagérations. Traitant d'abord du commerce extérieur, ils se font les avocats du libre-échange et prônent une extension des services consulaires comme en Allemagne. Ils recommandent ces mesures dans l'intérêt même de l'empire ; il ne peut être prospère que s'il est gouverné par des gens capables et indépendamment de tous intérêts privés. Abordant dans cet esprit l'examen de la politique coloniale, les Fabiens insistent sur l'adoption d'une politique sage et nettement définie. Les dangers d'attaque de l'étranger sont infimes, disent-ils, comparés aux craintes de révoltes à l'intérieur de nos colonies ; pour les empêcher, il faut les administrer intelligemment.

L'Inde est particulièrement éprouvée par la guerre, la peste et la famine ; nous ne demandons pas de l'aban-

donner, mais il ne faut plus traiter les indigènes comme des enfants, et ne leur laisser aucune initiative. Reconnaisant la difficulté de l'établissement du régime parlementaires aux Indes, les Fabiens se contentent de demander l'extension de l'éducation occidentale, l'indianisation des services publics locaux, la multiplication des conseils provinciaux et le développement de l'autonomie des conseils populaires des villages; ils réclament des enquêtes sérieuses sur les famines, sur l'influence que provoque la révolution industrielle sur la vie des indigènes. Ils protestent contre le mépris (indiscutable, du reste) qu'ont les officiers et les fonctionnaires anglais des indigènes et les mettent en garde contre une rébellion qui serait la preuve de leur incapacité de gouverner.

Dans l'Afrique du Sud, les Fabiens proposent en 1900 une série de réformes qui ont été réalisées pour la plupart, ce qui montre bien l'esprit pratique et réaliste de leurs discussions. Ils réclamaient, dit M. George :

« 1^o Une constitution plus libérale que celle de l'Angleterre (elle a été accordée en 1906);

» 2^o L'amnistic pour les sujets anglais du Cap coupables de rébellion (ceci a été fait en 1902-1903);

» 3^o Des lois spéciales pour les indigènes afin de les protéger contre les blancs (accordé en 1906);

» 4^o Des taxes spéciales sur les mines, afin de pour-

voir à la reconstruction du pays (une redevance de 10 0/0 des bénéfices a été imposée);

» 5° La suppression du suffrage censitaire (le suffrage universel a été établi). »

Nul doute que ce programme n'ait été réalisé que grâce à sa modération et aux réelles aptitudes de son auteur.

Le manifeste s'occupe ensuite de la réforme militaire, les Fabiens regrettent l'augmentation des armements; ils admettent la nécessité d'une armée actuellement, mais ils ne veulent pas du service obligatoire et demandent une milice nationale, avec élévation des salaires, reconnaissance des droits civils et suppression des punitions corporelles pour les soldats.

En Chine, les Fabiens admettent que le territoire doit être ouvert au commerce international, mais le Chinois doit être traité sur un pied d'égalité avec l'Anglais; le libre échange doit être admis, ainsi que la nationalisation de certaines industries.

La deuxième partie du manifeste fabien est relative aux questions d'ordre intérieur; nous les examinerons avec plus de détail en analysant les Tracts. Nécessité d'un salaire minimum pour les ouvriers, subventions aux propriétaires d'habitations à bon marché, municipalisation du commerce des boissons, unification et développement des organes d'instruction publique; telles sont les mesures préconisées. Mais, disent-ils en

terminant, ils savent qu'elles ne peuvent être réalisées que par des socialistes; certains que l'évolution prochaine doit les amener au pouvoir, ils ont confiance dans la réalisation de leur propagande.

Ce manifeste avait été édité en vue des élections sous la direction de M. Bernard Shaw; l'intérêt qu'il a soulevé n'a pas diminué depuis dix ans, mais les pages les plus originales en sont relatives aux problèmes de politique extérieure; les questions économiques ont été étudiées dans les *Fabian Essays* et *Tracts* dont le tirage a été bien supérieur.

Nous avons déjà expliqué comment furent publiés les *Fabian Essays*; la société venait de se dégager du révolutionnarisme et de l'utopisme, elle désira exposer ses doctrines et en même temps soumettre à la masse un ouvrage socialiste: les sept leaders fabiens collaborèrent à la confection de cet ouvrage; M. Bernard Shaw, le directeur de la publication, écrivit la partie économique; M. Webb la rubrique historique; M. William Clarke le chapitre industrie; Sir Sidney Olivier la morale; M. Graham Wallas étudia la propriété sous le régime socialiste; Mrs. Annie Besant, dans le chapitre qui a le plus vieilli du livre, l'industrie sous le régime socialiste, et M. H. Bland analysa la situation politique.

Les *Essays* ont été réimprimés, le texte restant identique, à de nouvelles reprises; 50.000 exem-

plaires en ont déjà été vendus. Ils nous semblent constituer l'ouvrage anglais le plus important sur le socialisme, et bien caractériser les traits spéciaux du socialisme britannique.

Les Tracts, petites brochures de 10 à 40 pages, composent l'élément le plus important de la littérature fabienne et forment le principal moyen d'action de la société; il ont été écrits sur les questions les plus diverses et leur prix est très modique, variant entre 10 et 30 centimes, afin de les rendre plus accessibles au public. Les 150 Tracts déjà édités par la société se divisent en deux catégories, ceux publiés par la société elle-même après délibération, ceux signés par un seul de ses membres qui correspondent généralement à l'opinion de la majorité, sinon de l'unanimité du groupement.

Ces Tracts ont été très lus, chaque membre de la société ayant à cœur de les distribuer dans son milieu; presque tous, si les idées qu'ils contiennent sont discutables, sont bien composés et la documentation est assez sûre; plus d'un million d'entre eux ont déjà circulé; les moins attrayants ont été vendus 10.000 exemplaires; d'autres ont été tirés à 30.000 comme *Socialisme et christianisme* par le Révérend Percy Dearmer ou *le Capital et la terre* relatif à la question de nationalisation; à 40.000 comme *le Vrai et le faux socialisme*, par Sidney Webb, et *le Socialisme et les intel-*

ligences supérieures, narration de la polémique entre M. Shaw et sir William Mallock. De tous les Tracts, celui qui a obtenu le plus de succès est *Faits de nature à servir au socialisme*, dont 131.000 exemplaires ont circulé.

Beaucoup de ces tracts ne sont plus aujourd'hui d'actualité, se référant à des questions d'intérêt momentané ou aujourd'hui solutionnées ; ils n'ont pas été réimprimés ; les autres, la moitié environ, sont toujours vendus au siège de la société ; elle les a répartis sous différentes rubriques ; nous allons les reproduire en donnant la nomenclature de tous les tracts actuellement en vente ; elle compose une véritable histoire économique ; nous tenterons ensuite la synthèse du fabianisme, d'après les idées soutenues dans les plus intéressants d'entre eux.

CATALOGUE DES TRACTS

I. — LE SOCIALISME ET LES PROBLÈMES GÉNÉRAUX

- Tract.** 5. Faits de nature à servir au socialisme, 1887, 2^e dé., 1908.
51. Le Vrai et le faux socialisme, par S. Webb, 1894.
69. Les Difficultés de l'individualisme, par S. Webb, 1896.
7. Le Capital et la terre, 1888, 7^e édition, 1908.
121. Services publics et dépenses privées, par sir Oliver Lodge, 1905.
108. La Politique du XX^e siècle, par S. Webb, 1901.
45. Les Impossibilités de l'anarchisme, par B. Shaw, 1893.
113. Le Communisme, par William Morris, 1902.
1. Pourquoi y a-t-il tant de pauvres ? 1884.
38. Traduction de ce Tract en gallois.
13. Ce qu'est le socialisme, 1890.

II. — LE SOCIALISME ET LES PROBLÈMES SPÉCIAUX

- Tract.** 128. L'Établissement par la loi d'un salaire minimum, 1906.
135. Les Pauvres et les retraites pour la vieillesse, par S. Webb, 1907.
75. Le Travail pendant le règne de la reine Victoria, par S. Webb.
131. Le Déclin du taux de natalité, par S. Webb, 1907.

- 119. Le Contrôle public de l'électricité, 1905
- 84. L'Économie de contrats définis, 1900.
- Tract. 98. Les Chemins de fer d'État pour l'Irlande, 1899.
- 14. La Nouvelle loi de réforme électorale, 1890.
- 82. La Loi des retraites ouvrières de 1906-1907.
- 127. Le Socialisme et sa politique du travail, 1906.
- 116. Le Fabianisme et la question fiscale, 1904.
- 112. La Vie dans la blanchisserie, 1902.
- 23. La Journée de huit heures, 1891.
- 48. La Journée de huit heures, 1893.
- 47. Les Chômeurs, par John Burns, 1893.
- 83. L'État et les salaires en Nouvelle-Zélande, 1898.
- 130. Le Travail à domicile et le sweating system ; ses causes et ses remèdes par miss Hutchison, 1907.
- 124. Le Contrôle des trusts par l'État, par Macrosty, 1905.
- 107. Socialisme pour millionnaires, par B. Shaw, 1901.

III. — LE SOCIALISME ET LE GOUVERNEMENT LOCAL

- Tract. 99. Le Gouvernement en Irlande.
- 125. Le Socialisme municipal en province.
- 54. Comment rendre la loi sur les pauvres plus humaine, par Oakeshott, 1894, 3^e édition, 1905.
- 62. Conseils de district et de paroisse : ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent, 1895, 3^e édit., 1907.
- 44. La Réforme de la loi sur les pauvres, 1892.
- 126. La Réforme de la loi sur les pauvres, 1906.

IV. — LE SOCIALISME ET LA VIE RURALE

- Tract. 115. L'Aide de l'État à l'agriculture, par Dynard, 1903.
- 136. Le Village et le propriétaire foncier, par Carpenter, 1907.
- 123. La Renaissance de l'agriculture, 1905.

118. Le Secret de la dépopulation rurale, par Col. Pedder, 1904.
137. Les Conseils paroissiens et la vie de village, 1908.

V. — LE SOCIALISME ET LA RELIGION

- Tract. 139. Le Socialisme et l'église, par Rév. Clifford, 1908.
133. Le Socialisme et le christianisme, par le Rév. Dearmer, 1907.
42. Le Socialisme chrétien, par Rév. Stewart. Headlam, 1892.
78. Le Socialisme et l'enseignement du Christ, par le Rév. Clifford, 1897.
72. Les Aspects moraux du socialisme, par Sidney Ball, 1896.
79. Un Mot d'avertissement aux riches, 1897. Reproduction d'un écrit du quaker John Woolman en 1720.

VI. — LE SOCIALISME MUNICIPAL

- Tract. 86. La municipalisation du trafic des boissons, 1898, 4^e édit., 1905.
85. La Licence des liqueurs par Pease, 1893.
112. Le Lait Municipalisé et la santé publique, par Lawson Dodd, 1905.
138. La Municipalisation, 1908.

PROGRAMME MUNICIPAL FABIEN

- Tract. 32. Municipalisation de la fourniture du gaz, 1891. Révisé, 1899.
37. Une Politique de travail pour les pouvoirs publics, 1899.

- 90. Municipalisation de la fourniture du lait, 1899.
Revisé, 1900.
- 91. Agence de prêts sur gage municipal, 1899.
- 92. Abattoirs municipaux, 1894.
- 93. Les Femmes comme conseillers aux assemblées
publiques, 1900.
- 94. Boulangeries municipales, 1900.
- 95. Hôpitaux municipaux, 1900.
- 97. Bâteaux municipaux, 1901.

VII. — LE SOCIALISME ET LES MAISONS

- Tract. 76. Habitations ouvrières, 1897, 4^e édit., 1906.
- 109. Plans de maison et de bon sens par R. Unwin
1902.

VIII

- Tract. 41. La Société fabienne, son histoire, par B. Shaw,
1892.
- 70. Rapport sur la politique fabienne, 1896.

IX. — LE SOCIALISME ET LES LIVRES

- Tract. 132. Un Guide de livres pour les socialistes, 1907.
- 29. Quels livres lire sur les questions économiques et
sociales ? 1902.
- 129. Quels livres lire sur les questions économiques et
sociales ? 1905.

X. — LE SOCIALISME ET LES ÉLECTIONS

- Tract. 64. Comment gagner et perdre une élection ? 1895.
Questions pour les candidats : aux conseils de la

loi sur les pauvres (Tract 20, 1900), aux conseils ruraux (Tract 28, 1895), aux conseils métropolitains (Tract 102, 1909).

Enfin tract 104 : Comment les « trade-unions » bénéficient aux ouvriers.

Nous avons dit tout à l'heure que de tous les Tracts fabiens, celui qui s'était le plus vendu était *Facts for Socialists* qui a atteint un tirage de 131.000 exemplaires ; nous allons en donner l'analyse : il représente bien la méthode fabienne. Au lieu d'essayer de décrire ce que sera le socialisme de l'avenir, il vaut mieux éveiller l'attention sur les abus du présent ; ainsi seront facilitées les réformes, ainsi de nouveaux adeptes seront amenés au socialisme.

La meilleure manière de signaler ces abus n'est pas d'écrire des volumes et de se perdre dans des généralités sentimentales ; pratiques, les Fabiens veulent être courts, et ils désirent impressionner mathématiquement par des chiffres choisis et opposés les uns aux autres.

Le revenu national, disent-ils, est d'après les différents économistes, à quelque école qu'ils appartiennent, d'environ £ 1.920.000.000 par an, soit environ £ 5 par personne, et £ 185 ou un peu plus de 4.500 fr. par adulte. Cette somme, comme Adam Smith l'a montré, est produite grâce au travail manuel ou cérébral d'ouvriers. Les oisifs vivent du travail des autres ; en 1901 on comptait 665.000 adultes ne travaillant pas, soit un vingtième de la nation. Ceux-là vivent

de leurs rentes et de leurs intérêts (Cairnes et Mill). Ces rentes se chiffrent à £ 310 millions, les intérêts à £ 390 millions. Quand les riches travaillent, ils le font dans des conditions favorables ; £ 490 millions sont payées en profits et salaires. Il reste donc : .

£ 1.920.000—390.000—310.000—490.000= £ 730.000.000
pour les classes ouvrières, on se rend compte de la spoliation que ces dernières subissent quand on évalue le nombre des riches et des pauvres.

On voit que 38 millions de personnes ont des revenus de moins de £ 160, que 2.500 personnes possèdent la moitié du sol anglais.

Puis le Tract s'occupe des conditions respectives de la vie des pauvres et des riches.

La mortalité infantile au-dessous de cinq ans est de 55 0/0 chez les ouvriers, 36 0/0 chez les commerçants, 18 0/0 dans les classes supérieures.

Si tout le monde travaillait, les heures de travail pourraient être réduites, non à une heure un quart comme on l'a dit (allusion à M. Jules Guesde), mais à 5 heures.

Ou ne peut remédier à ces abus ni par une révolution, ni par une douzaine d'actes du Parlement. Il faut que les réformes législatives soient secondées par une action des municipalités, par des impôts proportionnels et progressifs.

Il faut employer la rente et l'intérêt à des objets publics. Quelques pas ont déjà été faits dans cette direction.

Ce Tract, dont l'influence a été grande en Angleterre, a été attaqué par des auteurs antisocialistes. Nous avons voulu l'analyser pour montrer comment étaient composés les Tracts fabiens ; étudions maintenant les méthodes, et les idées générales qui s'en dégagent.

LES MÉTHODES ET LES IDÉES ÉCONOMIQUES DES FABIENS

La *Basis*, programme des Fabiens, leur socialisme, ses caractères bourgeois. — Les méthodes fabiennes, l'opportunisme, la tactique de pénétration. — Leur action collective, leur évolutionnisme ; les Fabiens patriotes, constitutionnels, leur opposition avec les Marxistes. — Les Fabiens critiques de Marx. — Leurs liens avec les économistes classiques, leurs idées jevoniennes. — Leur politique interventionniste, leur attitude envers les problèmes sociaux, réforme de la loi des pauvres, retraites pour la vieillesse, etc.

La quintessence des méthodes et idées économiques des Fabiens se trouve contenue dans les publications de la société, notamment dans les Tracts. Il nous paraît extrêmement difficile d'en donner une idée d'ensemble ; les Fabiens, en effet, comme nous l'a dit M. Webb, ne croient pas à l'efficacité des systèmes, et se sont peu préoccupés d'élaborer une doctrine socialiste nouvelle ; pratiques avant tout, ils ont voulu diriger le mouvement socialiste et l'intéresser aux problèmes spéciaux qui paraissaient devoir retenir leur attention ; ces problèmes, nous l'avons dit, se rapportent à presque toutes les questions d'économie politique et sociale, et nous

trouvons dans les Tracts l'attitude que recommande la société à leur égard ; avant de passer en revue ces questions, essayons cependant de donner un aperçu général des idées fabiennes sans vouloir en faire un exposé systématique. Et d'abord citons le programme fabien, la *Basis*, que doit signer tout nouveau membre de la société ; nous l'analyserons après.

BASE

« La Société fabienne se compose de socialistes.

C'est pourquoi elle demande la réorganisation de la société par l'émancipation du sol et du capital industriel, de la propriété individuelle et de classe, et leur placement dans la communauté pour le bénéfice général. Seulement, ainsi, les avantages naturels et artificiels du pays pourront profiter à tous équitablement.

» La société travaille donc à éteindre la propriété privée du sol dans le pays, et l'accaparement qui en résulte sous forme de loyer du prix payé pour se servir de la terre et les avantages des terrains et situations favorables.

» La société s'occupe aussi de transférer à la communauté tout le capital industriel susceptible d'être bien administré collectivement, car par suite de l'ancien monopole des moyens de production, les inventions industrielles et la transformation des économies en

capital ont surtout enrichi la classe des propriétaires dont l'ouvrier dépend pour gagner sa vie.

» Si ces mesures sont adoptées sans compensation (mais tout en se réservant d'aider certains individus expropriés si la communauté le juge juste), la rente et l'intérêt s'ajouteront au salaire du travail ; la classe oisive qui vit maintenant du travail des autres disparaîtra nécessairement, et l'égalité pratique des possibilités de la vie humaine sera maintenue par l'action spontanée des forces économiques, tout en portant beaucoup moins atteinte à la liberté individuelle que le système actuel.

» Pour arriver à ces fins, la Société fabienne cherche à répandre les idées socialistes, les changements politiques et sociaux qui en résulteront, comme l'établissement de droits égaux pour les hommes et les femmes. La société espère obtenir ces résultats en répandant les connaissances des relations entre l'individu et la société sous leurs aspects politiques, économiques et éthiques. »

La première phrase de ce programme lourd, vague et mal écrit, est la suivante : « Les Fabiens sont des socialistes. » Les Fabiens n'ont pas fait leur choix parmi les innombrables définitions du mot de socialiste. Tantôt le socialisme est un projet qui doit assurer à tous les mêmes droits et les mêmes facilités (Tract 13. *Ce qu'est le socialisme*), tantôt (Rapport sur la politique fabienne. Tract 70) le socialisme signifie « l'organisation et la

direction par la nation des industries nécessaires au pays, ainsi que l'appropriation par la nation de toutes les formes de rente du sol et du capital grâce aux pouvoirs publics les mieux constitués, paroissiaux, municipaux, provinciaux ou centraux ; ce socialisme est uniquement du socialisme d'État. » Enfin, dans le Tract 72 (*les Aspects moraux du socialisme*, par Sidney Ball), l'auteur déclare que le socialisme contemporain c'est « l'essai de retoucher l'industrie de manière à atteindre un type plus élevé que celui que déterminent les lois actuelles de la concurrence ». Enfin M. Pease considère (Tract 147. *Capital et compensation*) que le seul point sur lequel tous les socialistes soient d'accord, c'est le transfert du capital à la communauté.

Sans vouloir entrer ici dans une discussion sur le mot de socialiste, nous croyons pour notre part que le socialisme est la suppression de la propriété privée jointe à des tendances égalitaires. Nous admettons donc que les Fabiens se disent socialistes, puisqu'ils désirent réaliser la démocratie complète et abolir la propriété privée du sol et du capital. Il n'y a là, du reste, qu'une question de mots, et nous le pensons comme les Fabiens, le mot de socialiste ne doit pas être réservé aux disciples des doctrines marxistes.

Il nous faut voir maintenant en quoi consiste le socialisme des Fabiens ; le premier point qui nous frappe est leur complète opposition avec les socialistes démo-

crates ; ils ne s'accordent avec eux que pour admettre le transfert du sol et du capital à la communauté ; mais il y a entre eux opposition de tendances et de méthodes. D'abord les deux groupements s'adressent à des publics essentiellement différents ; les Fabiens, nous l'avons dit, appartiennent en majorité aux classes moyennes, à l'unanimité par leurs chefs ; leurs adeptes se recrutent principalement parmi les petits rentiers, les fonctionnaires aux revenus variant de 5.000 à 20.000 francs, les médecins, les pasteurs ; ils croient que l'évolution vers le socialisme doit être dirigée par la bourgeoisie, et se refusent à adopter toute idée de lutte de classes ; c'est là, disent-ils, une déformation du socialisme. Au Congrès International de Londres, en 1896, M. B. Shaw fut le seul à voter contre la répudiation des partis bourgeois, et il n'est pas étonnant de le voir traiter d' « opportuniste cynique » dans le rapport des socialistes démocrates de 1906. Non seulement les Fabiens n'admettent pas d'être boycottés en tant que membres des classes moyennes, mais ils ont même une certaine tendance non à mépriser, mais à se tenir à l'écart des masses ; quand les premières sociétés fabiennes provinciales se fondèrent, les Fabiens de Londres furent inquiets de les voir composées en majorité d'ouvriers, ils furent heureux de les voir englobées par l'Independent Labor Party ; ils ne désiraient pas la fusion, se croyant, disent-ils, plus capables de supériorité intellectuelle, et

sans doute pour cette raison ils se montrent très difficiles pour l'admission de nouveaux membres. Tout en ne voulant pas de politique de classes, pas plus bourgeoise qu'ouvrière, ils n'ont pas étouffé en eux tout sentiment de classes, et nous avons déjà noté comment M. Shaw parlait d'un des chefs socialistes « d'origine ouvrière, mais devenu par ses manières un homme des classes moyennes ».

La méthode fabienne n'est pas moins différente de celle des socialistes démocrates marxistes.

Nous en avons déjà dit quelques mots ; elle constitue une des caractéristiques de la société ; elle justifie le nom bizarre de fabien qu'elle a adopté et dont voici l'explication.

Devise de la Société fabienne : « Il vous faut attendre le bon moment ; Fabius Cunctator le fit avec une grande patience, en combattant Hannibal : beaucoup le lui reprochèrent ; mais quand le moment est propice, il vous faut agir bien et durement, comme le fit Fabius, sinon votre attente aura été vaine et inutile. »

C'est là la clef de l'opportunisme des Fabiens. Ils reprochent aux socialistes démocrates de demander dès maintenant des réformes irréalisables, de croire à la possibilité d'une révolution du jour au lendemain. Les Fabiens furent aussi révolutionnaires en 1889 : ils se rappellent le temps où l'un d'eux leur proposait de partir dans des roulottes de bohémiens et de s'y

installer jusqu'à la révolution ; elle devait éclater six mois après, ils en étaient persuadés. Maintenant, les Fabiens sont revenus de ces chimères ; ils les assimilent aux utopies de Cabet ou de Fourier. Ils considèrent comme plus habile de garder les rouages existants et d'essayer de les modifier autant que possible.

A l'opportunisme des Fabiens se joint leur tactique de pénétration. Les socialistes démocrates s'isolent et refusent de coopérer avec ceux qui ne croient pas à leur évangile ; les Fabiens veulent être tolérants, ils acceptent le concours de tous. Ainsi ils comptent des socialistes, des libéraux et des conservateurs, et ils veulent s'immiscer dans les milieux les plus différents pour y inculquer les idées fabiennes ; chaque membre de la société répand ses brochures, soutient les idées de son groupe, soit dans les trade-unions, soit dans les associations coopératives, soit dans les clubs, soit dans les conférences.

Il est même recommandé aux membres de la société de s'inscrire à des groupes qui ne correspondent pas à leurs opinions, afin d'y répandre la bonne parole.

Pour faire œuvre utile, les Fabiens s'abstiennent toujours soigneusement de critiquer une institution quelconque, quand ils ne savent pas comment la remplacer. Et ils ont voulu attaquer seulement à bon escient. Ainsi les auteurs des Tracts les lisent généralement au Comité de la société, avant leur publication ;

et avant d'être édités, ils sont sévèrement critiqués et donnent souvent lieu à des modifications. Les Fabiens estiment, en effet, que les problèmes sociaux sont trop complexes pour être traités de main de maître « du premier jet » même par les plus compétents.

« Un groupe d'amis, une exceptionnelle collaboration d'un homme et de sa femme (allusion à M. et Mrs. Webb) peuvent attaquer de front les problèmes sociaux : un penseur isolé ne le peut jamais, il échoue toujours. Aussi les premiers travaux fabiens ont-ils tous été l'œuvre d'une collectivité, et leur premier grand effort qui remua la monde (*sic* : les *Fabian Essays*) n'ā-t-il été élaboré qu'après de longues discussions (1). » Mais nous avons vu que, quoique collective, l'œuvre des Fabiens se ressent très nettement de l'influence des principaux leaders.

La méthode pratique et opportuniste des Fabiens les conduit à se placer sur le terrain national. Patriotes (2), mais énergiquement opposés à l'impérialisme, les Fabiens veulent avant tout adapter le socialisme au tempérament et aux besoins de leurs pays (3); ils n'admettent pas l'internationalisme des marxistes ; « ce

1. *La Société fabienne*, par M. Pease (*T. P. S. Magazine*, mars 1911).

2. Rappelons leur attitude au moment de la guerre sud-africaine.

3. Les trade-unions ont également toujours conservé ce caractère national ; elles n'ont pas compté de membres étrangers ; même les maçons anglais n'ont pu s'entendre avec les Irlandais.

qu'il nous faudrait, disent-ils, c'est un socialisme approprié à chaque pays, un socialisme anglais, écossais, gallois et irlandais ».

Il veulent aussi arriver à la révolution par des moyens constitutionnels (1), c'est là une de leurs idées fondamentales. « La société n'a jamais prêché l'insurrectionnisme. Les Fabiens ont toujours été certains que le socialisme s'établirait sans que les socialistes aient à abandonner en quoi que ce soit le cours normal de la vie anglaise (2). »

Les Fabiens sont, nous l'avons dit, des évolutionnistes convaincus ; « le socialisme n'a pas fait un pas en arrière depuis mille ans » a dit M. Sidney Webb ; c'est le prochain stage forcé de l'évolution, les Fabiens le croient comme les marxistes ; mais, moins pressés encore que Lassalle qui disait qu'il fallait deux cents ans pour passer du système capitaliste au système collectiviste, ils se contentent d'aider à la réalisation d'un changement qui ne peut s'effectuer brusquement. Il est vain de construire des systèmes pour régler les rouages de la société future ; les Fabiens se contentent de dire qu'elle sera socialiste et ne jugent pas nécessaire d'avoir des opinions sur toutes les questions acces-

1. On peut rapprocher le socialisme monarchiste des Fabiens de la fameuse brochure d'Atlantikus en Allemagne et des récentes déclarations du leader Enrico Ferri, ou de Bissolati, en Italie.

2. *Bernard Shaw*, par Holbrook Jackson.

soires, morales ou religieuses. Cependant aucun d'entre eux ne s'est jamais adonné à la propagande anticléricale ; ils sont trop avisés pour tomber dans ces erreurs ; de plus, elles ne correspondent pas du tout au tempérament anglais, et si la majorité est areligieuse, beaucoup de Fabiens tentent avec ardeur de joindre le christianisme au socialisme ; notamment le Révérend Campbell, le Révérend Stewart Headlam, le Révérend Clifford, etc.

On voit combien sont profondes les différences de méthodes entre Fabiens et Marxistes : ceux-là sont évolutionnistes, ceux-ci catastrophistes. Ceux-là prônent une politique parlementaire, ceux-ci affectent de se désintéresser de la politique, ceux-là sont constitutionnels, ceux-ci insurrectionnistes ; ceux-là sont patriotes et tiennent à adapter le socialisme au tempérament national : ceux-ci sont internationalistes. Ceux-là ne prennent pas parti dans les questions religieuses ; ceux-ci sont anticléricaux (1).

Il n'est donc pas étonnant que l'inimitié ait été telle entre les deux groupements représentant les deux tendances socialistes anglaises, qu'ils n'aient jamais pu collaborer à une action commune, et nous voyons s'accroître encore ces divergences en étudiant non plus les hommes ou les méthodes, mais les idées économiques des Fabiens par opposition à celles des marxistes.

1. Voir ci-dessus le programme socialiste démocrate.

Les premiers de tous les socialistes, les Fabiens ont inauguré le mouvement de critique antimarxiste ; à une époque où les dogmes du maître étaient considérés comme intangibles, les Fabiens ont prétendu que l'on pouvait se dire socialiste sans jamais avoir lu le *Capital* ou en en désapprouvant la teneur ; par opposition à Marx ils ont ressuscité l'esprit de Stuart Mill et sur tous les points ils se sont attaqués à Marx, guerre des classes et matérialisme historique, catastrophisme et avant tout la question de la valeur-travail.

Le socialisme des Fabiens présente en effet cette caractéristique d'être issu de l'économie orthodoxe ; les fabiens sont de grands admirateurs de Smith, Cairnes et Jevons ; ils ne perdent pas une occasion de les citer et se rallient avec enthousiasme à la théorie jevonienne de l'utilité finale ; dans la revue *To-Day*, M. Shaw soutint une longue polémique contre les marxistes. Il y a unanimité parmi les Fabiens pour combattre les doctrines de la valeur-travail et de la plus-value marxiste ; ils ont surtout étudié cette question dans le Tract 142 intitulé : *Rente et valeur*, adapté par M. Bernard Shaw de son chapitre des *Fabian Essays*, la Base économique du socialisme. M. Shaw y expose la théorie de Stanley Jevons.

Et leurs doctrines de nationalisation du sol reposeront en grande partie sur la loi ricardienne de la rente.

S'ils sont partisans en théorie des économistes clas-

siques, les Fabiens se sont ralliés en pratique à l'interventionnisme ; deux questions surtout les ont préoccupés, leur ont paru devoir aider plus que toutes autres aux fins qu'ils souhaitent, la nationalisation et le socialisme municipal ; nous y consacrerons spécialement notre attention.

Mais les Fabiens ne se sont quand même pas désintéressés de toutes les réformes ouvrières, au contraire. Leur socialisme, nous l'avons dit, veut être pratique avant tout, et les systèmes généraux leur paraissent ressembler à de vagues utopies. Aussi, étudier les idées fabiennes, c'est énumérer les problèmes dont la réalisation leur a semblé devoir servir le plus l'idéal socialiste ; nous allons les passer en revue.

« Les plus efficaces de nos brochures, a dit M. Sidney Webb (1) » sont celles qui fournissent des données exactes et des projets de loi précis relativement aux vices sociaux essentiels et aux réformes urgentes. Elles donnent à l'ouvrier électeur et au théoricien débutant l'exemple d'une application des problèmes socialistes aux questions pratiques. La journée de huit heures, le « Sweating System », la réforme de l'assistance publique et de la législation des pauvres, le système de l'impôt, les fonctions de l'administration municipale, telles que que le service de l'eau, le gaz, les docks et les ports, les

1. *Revue de Paris*, mars 1896.

tramways et les marchés, l'accroissement de la rente foncière urbaine, les devoirs du gouvernement national ou local à l'égard des travailleurs qu'il emploie, et à l'égard des ouvriers sans emploi, tous ces difficiles problèmes, d'autres encore sont élucidés dans les Fabian Tracts. »

Bref, ces brochures tendent : 1^o à introduire le socialisme dans les mœurs en combattant les abus les plus monstrueux, et à essayer d'y substituer des réformes plus démocratiques ; 2^o A arriver au socialisme par des mesures comme la municipalisation et la nationalisation.

Dans le premier ordre d'idées, la question de la réforme de la loi sur les pauvres a longuement retenu l'attention des Fabiens.

Dès 1892, les Fabiens s'attaquaient au système des Workhouses (*asiles pour les pauvres*), ils montraient que les réformes tentées n'avaient en rien diminué le paupérisme ; sur 5 personnes ayant dépassé l'âge de soixante-cinq ans, 1 au moins est un pauvre, disaient-ils ; sur 5 personnes qui meurent à Londres, 1 décède au Workhouse ou dans une autre institution charitable (1).

Quels remèdes apporter à ce déplorable état de choses ?

1. Tract 44. *A plea for poor law Reform.*

Développer l'éducation des enfants (250.000 sont à la charge de l'assistance publique), donner des pensions aux vieillards, rendre le Workhouse moins pénible (les pauvres y sont traités comme en prison), aider les malades, envoyer les vagabonds impénitents dans des colonies spéciales, reviser une organisation qui date de 1850, et enfin cesser de faire de l'assistance publique un département à part, en confiant les malades, les fous et les enfants aux comités d'hygiène publique, des aliénés et d'éducation.

Les réformes préconisées par les Fabiens donnèrent lieu à un mouvement dans toute l'Angleterre ; elles évoquèrent aussi indirectement la question du chômage, à laquelle se consacrèrent des hommes comme M. John Burns et M. Percy Alden, un des députés fabiens libéraux.

Avec leur persévérance habituelle, les Fabiens sont revenus à plusieurs reprises à la charge pour insister sur les réformes proposées ; en 1894 l'un des leurs, M. Oakeshott, reprenait les arguments exposés deux ans auparavant avec plus de détails et demandait l'abolition de la loi sur les pauvres (1).

En 1905, le Comité exécutif de la société nommait une commission spéciale pour examiner la question du paupérisme ; en son nom, M. Pease, le distingué secré-

1. Tract 54. *Comment humaniser la loi sur les pauvres.*

taire de la société, remettait un rapport (1), et proposait tout un plan de réformes administratives; enfin, peu après, sur l'initiative de M. Sidney Webb, se fondait le « Comité de la réforme de la loi des pauvres », résultat de la tactique de pénétration fabienne, ce comité, situé dans l'immeuble voisin de celui de la société, comprend des hommes politiques de tous les partis : lord Rosebery, M. Winston Churchill, M. Balfour, se sont, dit-on, ralliés à ses idées; par suite de ses efforts, le roi nommait une Commission d'enquête de 11 membres, mais les idées fabiennes ne purent triompher, elles ne furent soutenues que par 4 membres sur 11, dont 2 Fabiens, M. Sidney Webb et M. Lansbury, conseiller municipal de Londres. Le rapport de la majorité de la commission (Majority Report) s'était cependant inspiré en partie des critiques fabiennes; quant au Minority Report, il fut imprimé et répandu à profusion dans toute l'Angleterre, tandis que les conférenciers fabiens allaient partout parler en sa faveur; nous avons analysé plus haut un discours de M. Bernard Shaw à ce sujet.

L'attitude prise par les Fabiens à l'égard de la loi sur les pauvres, nous semble être un bon exemple de leur socialisme pratique.

Les Fabiens s'étaient aussi préoccupés d'une question

1. Tract. 126. *L'Abolition des guardians des pauvres.*

connexe à celle du paupérisme : des retraites pour la vieillesse ; M. Sidney Webb avait examiné les divers projets à cet égard (1), peu après ses propositions étaient adoptées.

S'inspirant des lois votées par le Parlement de Nouvelle-Zélande, les Fabiens ont également lutté pour l'établissement d'un salaire minimum (2), en demandant seulement que « le salaire soit calculé sur ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour vivre et pour sa santé ; et non sur les bénéfices du commerce » (3). Ils ont, sous une forme claire et simple, expliqué aux ouvriers la loi anglaise des accidents du travail de 1906 (4). Ils ont réclamé l'arbitrage obligatoire qui a amené, disent ils, la cessation presque complète des grèves en Nouvelle-Zélande, à Victoria, aux Nouvelles-Galles du Sud et dans l'Australie occidentale (5). Ils se sont attaqués aux abus du « sweating system », demandant une inspection sanitaire régulière des travailleurs à domicile (6). Enfin ils ont mené une longue campagne en faveur de la

1. Tract 135. *Les Pauvres et les retraites pour la vieillesse.*

2. M. Ph. Millet raconte (*Revue pol. et parl.*, mai 1906) qu'à une réunion où était discuté ce sujet, un Australien fit remarquer que dans son pays cette mesure avait malheureusement fait monter les prix. Tout le monde applaudit. On voit que les Fabiens ne sont pas intransigeants et admettent la critique.

3. Tract 128.

4. Tract 82.

5. Tract 83.

6. Tract 130.

journée de huit heures (1), établissant un projet de loi spécial et discutant les diverses autres propositions.

On voit ainsi qu'ils se sont efforcés de résoudre presque toutes les questions de législation industrielle, se félicitant des résultats déjà obtenus ; cet interventionnisme est « le socialisme » aux yeux des Fabiens, et « ils ne se lassent point de répéter que « si l'on prenait la peine de relever et de coordonner tout ce qu'il y a de socialisme réalisé par le monde, il y aurait de quoi stupéfier les socialistes eux-mêmes » (2). Mais, après les réformes démocratiques apportées à l'administration industrielle, il est une autre tâche pour les socialistes, celle d'amener par les moyens les plus propices la substitution de la propriété collective à la propriété privée. Comment y arriver ? Par la nationalisation ; alors prenant comme point de départ la loi classique ricardienne de la rente, les Fabiens en tireront des conséquences socialistes, dépassant encore le géorgisme, et surtout par la municipalisation, fondement de leurs doctrines.

1. Tracts 23, 48.

2. M. Sidney Webb, *Revue de Paris*, mars 1896.

LES FABIENS ET LA NATIONALISATION

La nationalisation du sol en Angleterre. — Les ligues : la *Land Nationalization Society*, l'*English Land Restoration League*. — Les Fabiens : ils veulent nationaliser le sol et le capital, les assimilant l'un à l'autre. — Théories de M. Webb. — Manque d'unité de leurs doctrines à ce sujet.

Le problème de la nationalisation du sol semble avoir préoccupé les Anglais plus que tout autre peuple, sans doute à cause de la forme spéciale de la propriété en Angleterre et des difficultés qu'y suscite la question agraire ; depuis vingt ans, ces questions ont pris une importance croissante.

Nous ne pouvons, dans cet ouvrage, analyser en détail les idées des premiers nationalisateurs du sol, Anglais pour la plupart, Spence, Ogilvie, Patrick Dove ; ils ont trouvé, du reste, un excellent historiographe en la personne de M. Escarra (1).

1. Voir la *Nationalisation du sol*, étude de l'histoire des doctrines économiques, par M. E. Escarra (Thèse de doctorat, soutenue devant la Faculté de Droit de Paris, 1900).

Trois hommes, surtout, ont contribué à la diffusion en Angleterre des doctrines de nationalisation du sol, ce sont Stuart Mill, George et Russell Wallace ; nous allons brièvement exposer leurs systèmes, puis nous étudierons les solutions proposées par les Fabiens.

Stuart Mill, dont nous avons déjà noté l'influence importante sur la Société fabienne, avait fondé, il y a quarante ans, la *Land Tenure Reform Association*, et donné l'impulsion aux partisans de la taxation de plus-values foncières.

« Nous réclamons l'attribution à l'État, grâce à l'impôt et à la plus-value graduelle du sol, dans la mesure où elle pourra être constatée, ou en tout cas de la plus grande part de cette plus-value : elle provient de l'accroissement naturel de la population et de la richesse, sans travail d'aucune sorte de la part des propriétaires ; nous réservons à ces derniers le droit de céder leurs terres à l'État au prix courant, du jour où cette loi sera votée.

Douze ans après, le grand naturaliste Russell Wallace publiait, en 1852, la *Nationalisation du sol ; son utilité ; son but*, ouvrage inspiré en partie d'Ogilvie. Wallace, qui ne se disait pas encore socialiste, préconisait la propriété du sol par l'État seul. Les individus tiendraient leur propriété de l'État, ne seraient que des tenanciers. Wallace admettait une compensation au profit des propriétaires actuels.

Enfin, le célèbre économiste américain Henri George, l'auteur de *Progrès et pauvreté*, partant des données des économistes classiques et de la loi ricardienne de la rente, s'attaquait à l'« unearned increment », au revenu non gagné, et demandait la « single tax », l'impôt foncier unique qui équivaldrait à la plus-value et absorberait la rente.

Ces trois systèmes, l'importance attachée à la question de la nationalisation du sol par les différentes écoles socialistes, amenèrent la création de sociétés dont l'activité se fit bientôt sentir dans toute la Grande-Bretagne.

La première fut la *Land Nationalisation Society* dont le programme consistait à « rendre la terre au peuple et le peuple à la terre » (*To restore the land to the people and the people to the land*) ; fondée en 1885 pour appliquer les idées de Russell Wallace, cette société s'occupa avant tout d'attribuer à l'État les plus-values foncières.

Bientôt plusieurs de ses membres la trouvèrent trop modérée, lui reprochèrent d'admettre des compensations au profit des propriétaires, et sous l'influence d'Henry George, fondèrent la *Land Reform Union* ; en 1884 ce groupement prit le nom d'*English Land Restoration League* (ligue pour la restitution de la terre anglaise au peuple). Parmi ses membres figuraient plusieurs personnes aujourd'hui membres de la Société fabienne, notamment Bernard Shaw et le

Révérènd Stewart Headlam. Cette société avait des méthodes de propagande similaires à celles de Fabiens, notamment les Tracts ; plusieurs centaines de milliers de brochures, inspirées d'Henry George pour la plupart, étaient distribuées chaque année ; de plus des conférenciers parcouraient les campagnes dans les célèbres chariots rouges (*Red Vans*).

La question de la nationalisation du sol ne pouvait laisser les Fabiens indifférents ; ils s'en sont préoccupés comme tous les socialistes, plus même (1).

M. Hyndman, le leader de la Federation Social Démocratique, avait, à la suite d'une longue polémique avec Henry George, reproché à ce dernier d'envisager uniquement le sol, non le capital.

Les Fabiens adoptent ce point de vue, d'accord, une fois n'est pas coutume, avec les Marxistes et, dans de nombreux Tracts, ils discutent ces questions (2).

« Enlever le sol et le capital industriel aux individus pour les placer dans la communauté pour le bénéfice général ». voilà le plan fabien (3). Certains économistes ont donné des significations différentes aux mots de sol et de capital, appelant « sol » ce que la nature

1. Les Trades-Unions ont aussi émis à plusieurs reprises des vœux touchant la nationalisation du sol.

2. Voir notamment Tract 7. *Le Capital and Land*. — Tract 119. *Public Control of Electric Power and transit*. — Tract 123. *The revival of agriculture*. — Tract 136. *The village and the landlord*.

3. *Basis*, voir p. 82.

a procuré et « capital » ce qui a été acquis par l'industrie humaine.

Cette distinction ne semble pas claire aux Fabiens. La plupart des disciples de Stuart Mill, George et Wallace, admettant cette opposition, veulent uniquement nationaliser le capital, ils mettent, disent-ils, « le capitaliste et le landlord dans le même sac ». Il est faux de prétendre que le capital étant le produit du travail, à l'encontre du sol, est susceptible à juste titre de propriété privée, et, en admettant même qu'il soit le produit du travail, comment refuser ce titre à la rente du sol, et le donner à l'intérêt du capital ?

Le capital industriel est surtout créé en Angleterre par les salaires des ouvriers, mais les ouvriers ont juste de quoi assurer leur subsistance et le capital est immédiatement accaparé par d'oisifs propriétaires ou porteurs d'actions ; ils sont dans la même situation que les landlords vis-à-vis des ouvriers. Le sol est souvent mis en valeur par le travail humain. Il est fréquemment cédé en échange de travail, il devrait donc échapper à la nationalisation. « Il suffirait au landlord de convertir son champ en chemin de fer, ses marécages en plaine bien drainée, ses sables stériles en villas de bains de mer, ses montagnes en tunnels pour échapper aux taxes des disciples de George ».

Aussi, les Fabiens s'opposent nettement aux systèmes des nationalisateurs du sol, ils leur reprochent d'être incomplets. M. Pease, le distingué secrétaire de la

Société fabienne, nous dit avoir demandé à Henry George pourquoi ses réformes étaient uniquement foncières. « C'est là un simple commencement » aurait répondu Henry George. Les Fabiens ne se contentent pas de cette réponse. Mais ils n'ont pas élaboré un programme complet de nationalisation du sol, les idées de leurs leaders divergeant à cet égard. Une fois seulement, dans un de leurs premiers Tracts, ils ont esquissé un système (1) :

1° Défense à tout corps constitué d'aliéner ou de céder les droits qu'il possède sur la terre ;

2° Application des mesures tendant à taxer les plus-values foncières ;

3° Limitation des pouvoirs des propriétaires ;

4° Reprise des services publics par les corps constitués.

M. Sidney Webb donne comme fondement à la nationalisation la loi ricardienne de la rente foncière. Elle justifie, dit-il, l'appropriation du sol par l'État. Puis il assimile, comme nous l'avons vu précédemment, le capital au sol et la rente d'habileté à la rente foncière.

Il demande en fin de compte la nationalisation du sol et du capital, des mines, ainsi que des chemins de

1. Tract 7 *Capital and Land*.

fer et des canaux qui ne peuvent être commodément municipalisés. Dans les autres ordres d'idées, il attache avant tout de l'importance à la municipalisation, comme la Société fabienne elle-même.

LES FABIENS ET LE SOCIALISME MUNICIPAL (1)

Ce qu'est le socialisme municipal, son développement et ses tendances. — Le programme municipalfabien. — Leurs idées sur l'action des communes. — Municipalisation de l'eau, des tramways, du gaz, des docks, du lait, etc... — Où s'arrête l'activité des municipalités aux yeux des Fabiens. — Résumé de leurs idées.

Le socialisme municipal, dit M. Boverat (2), est la tendance qu'ont actuellement les municipalités dans nombre de grands États, à s'emparer des services publics et à « établir entre leurs mains des monopoles, sous prétexte d'avantages que ce système conférerait à la société et aux individus qui la composent, en supprimant les bénéfices *a priori* abusifs et même monstrueux des intermédiaires en général ».

C'est une forme de l'intervention des pouvoirs publics dans le domaine économique ; ses progrès ont été rapides depuis un quart de siècle, en Suisse, aux États-

1. Chaque fois que nous rencontrerons dans un Tract fabien le mot de Municipal trading, nous le traduirons par celui d'administration municipale.

2. Voir : *le Socialisme municipal en Angleterre et ses résultats financiers*, par Raymond Boverat, thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de Droit de Paris, 1907.

Unis, en Allemagne, en Angleterre surtout. L'initiative des municipalités y a été plus importante que partout ailleurs.

L'expression anglaise d'administration municipale (*Municipal trading*) nous semble plus juste que celle de socialisme municipal. En effet, cette action des gouvernements locaux est très diversement appréciée par les socialistes et les antisocialistes.

Les premiers, comme les Fabiens, voient là comme une évolution vers le collectivisme, se réjouissent de ces faits. « Le socialisme municipal, dit M. Sidney Webb, c'est le mouvement qui tend à conférer l'administration des intérêts collectifs et la propriété collective des moyens de production, de distribution et d'échange, au gouvernement local plutôt qu'au gouvernement central. »

Le mouvement d'administration municipale a commencé dans les grandes villes manufacturières du Nord, à Glasgow, Birmingham et Manchester; il s'est étendu à Liverpool, Huddersfield, Bradford et Leeds, à Londres surtout, quand la capitale devint en 1888 un comté spécial. Beaucoup de conseillers municipaux ont jugé plus avantageux de faire administrer par la ville des entreprises privées que d'établir de nouveaux impôts; ils ont cru, en agissant ainsi, servir le bien public, non faire preuve de socialisme; les lois qui ont augmenté les pouvoirs des administrations locales leur ont sensiblement facilité la tâche.

Et les communes ont repris à l'initiative individuelle

certain services publics. L'exemple de Glasgow nous montre l'importance de cette transformation. La ville a édifié des blanchisseries, des abattoirs, des bains, des asiles pour les pauvres, des écoles techniques et des bibliothèques; elle a ordonné la destruction de toutes les habitations insalubres et assaini les quartiers ouvriers; enfin, elle a construit des bâtiments municipaux qu'elle loue à des prix modérés.

Bien souvent, la municipalité fournit l'eau à tous ses habitants, se charge de la distribution du gaz et de l'éclairage des rues; son activité déborde chaque année de plus en plus. S'exerce-t-elle toujours d'une manière heureuse? Nous le verrons dans la partie critique de cet ouvrage.

La Société fabienne a vivement encouragé toutes ces tentatives du municipalisation, elle ne veut pas se placer au point de vue collectiviste seulement, d'après lequel ces réformes sembleraient bien incomplètes; elle voit dans tous ces faits la marque d'une évolution considérable, qui facilite la propriété des services publics au détriment des possesseurs individuels; et les Fabiens se félicitent de ces résultats, les encouragent d'autant plus vivement qu'ils attendent plus du gouvernement local que de l'État lui-même. L'État leur semble agir sur une trop vaste échelle; les communes, au contraire, leur paraissent plus aptes à organiser les changements sociaux. « Elles peuvent se transformer insensiblement en coopératives, s'attribuer la direction d'une partie de la pro-

duction et de la vente des produits. Elles fabriquent et vendent du gaz ; pourquoi ne fabriqueraient-elles pas et ne vendraient-elles pas du pain ? Pourquoi n'écarteraient-elles pas dans l'intérêt du public, les abus criants des boulangeries privées ? Par l'impôt, enfin, les communes peuvent intervenir d'une façon très efficace dans la répartition des richesses. Ce n'est pas dans ce qui est, mais dans ce qui sera, que gît le sens véritable du socialisme municipal » (1).

Cette idée de l'initiative des communes nous semble particulièrement fabienne ; mais la société n'ayant dans les centres provinciaux et locaux qu'une action très minime, a dû concentrer ses efforts sur Londres ; les Tracts fabiens traitant de la municipalisation en général s'occupent surtout de Londres, au point de vue pratique ; là s'est en effet exercée l'influence fabienne, nous le verrons dans le prochain chapitre.

Les groupements socialistes autres que les Fabiens préconisent aussi le socialisme municipal ; les socialistes démocrates l'ont inscrit, nous l'avons vu, au nombre de leurs moyens transitoires ; mais nulle part on ne lui a attribué autant d'importance qu'à la Société fabienne ; elle a élaboré tout un programme, nous allons l'examiner (2).

1. Bourdeau, *l'Évolution du socialisme*, p. 130.

2. Voir à ce sujet : *le Socialisme en Angleterre*, par M. Webb ; le discours de M. Webb devant ses électeurs de Deptford en 1892 ; le rapport

Les Fabiens ont surtout combattu, vers 1892, pour la municipalisation de l'eau, des tramways et du gaz.

Ils s'attaquent en premier lieu aux compagnies londoniennes du service des eaux ; elles déboursent 800.000 livres sterling par an, et en réclament 1.700.000 aux habitants. Pour remédier à cet état de choses, les compagnies doivent être expropriées. Elles n'ont pas de monopole légal. Ainsi le conseil de comté pourrait entreprendre lui-même la fourniture de l'eau, en améliorer la qualité en allant la chercher au loin dans les lacs du pays de Galles ; il donnerait en compensation aux compagnies le prix qu'elles avaient originellement payé.

Les tramways, disent les Fabiens, doivent être également municipalisés. Ils devraient être gratuits, comme les routes et les ponts, et ainsi les ouvriers pourraient plus facilement habiter les quartiers aérés de la banlieue. En attendant le prix des transports doit être réduit, les conditions de travail des 5.000 employés doivent être améliorées. Ces réformes seraient possibles, car la municipalité se contenterait d'un intérêt de 3 0/0, tandis que les 11 compagnies reçoivent 7 0/0 de leur argent (le capital est de 3.500.000 livres sterling, les bénéfices annuels de 240.000 livres sterling). Du reste,

de la politique fabienne en 1896 et de nombreux tracts, notamment Tracts 36 à 37, Tract 148 : *Municipal Trading*, et Bernard Shaw : *The common sense of municipal Trading*.

la municipalisation ne rencontre aucun obstacle ; les compagnies n'ont reçu la concession qu'à une condition, vingt et un ans après elle pourrait leur être reprise, en payant le prix des rails. Ainsi chaque année Londres pourrait devenir propriétaire de quelques « milles » de tramways en attendant de les posséder entièrement.

La fourniture du gaz devrait être aussi municipalisée. Les compagnies de Londres n'ont pas de monopole légal. Le conseil de comté pourrait administrer le gaz très avantageusement et grâce aux économies réalisées, éclairer les rues pauvres de Londres et assurer les ouvriers contre les accidents.

La question des docks a aussi beaucoup préoccupé les Fabiens. Les « dockers » (ouvriers des docks) sont, disent-ils, odieusement exploités ; le travail n'est assuré qu'irrégulièrement pour près de la moitié d'entre eux. Pourquoi ? Afin de permettre aux actionnaires des quatre compagnies des docks de toucher des dividendes plus élevés. Le remède consisterait à choisir un comité au sein du conseil de comté de Londres, qui aurait le pouvoir de diriger les travaux des docks.

Enfin les Fabiens réclament, dans un tract qui a aujourd'hui perdu toute son actualité, la municipalisation des bateaux à vapeur ; ils « s'attaquent » au scandale des marchés de Londres ; ils appartiennent à des millionnaires investis d'un monopole légal ; un comité central des marchés, choisi au sein du conseil municipal de

Londres, devrait être chargé de leur contrôle. Ils demandent la suppression des corporations de la cité de Londres, riches et oisives, et la translation de leurs propriétés aux mains du conseil de comté.

On voit que ce programme municipal fabien, qui date de 1892, était très étendu et surtout appliqué à Londres : peu à peu les Fabiens virent la réalisation de plusieurs de leurs revendications ; nous les examinerons en traitant de l'influence fabienne. Encouragés par le succès et sous l'action de M. Webb ils ajoutèrent encore d'autres points à leur programme, notamment en 1908, demandant la construction d'habitations ouvrières par les communes, l'assainissement des voies publiques, la municipalisation des hôpitaux (Tract 95), des boissons alcoolisées (Tract 86), etc., des monts de piété (Tract 91), des abattoirs (Tract 92), de la force électrique (Tract 119), de la fourniture du lait (Tracts 90 et 122), des boulangeries (Tract 94).

« Nous n'avons pas besoin d'une longue argumentation pour prouver que le public a tout intérêt à obtenir son lait d'excellente qualité et au plus bas prix possible. Il est aussi évident que la fourniture du lait pour toute une ville peut être plus économiquement organisée une fois centralisée que laissée à la compétition hasardeuse d'une douzaine ou d'une centaine de commerçants privés. De même il est de l'intérêt général d'abattre seulement des animaux sains, de ne les tuer que dans des

conditions parfaitement hygiéniques ; une corporation privée y serait moins intéressée. Enfin, pour la fourniture du charbon, les propriétaires de mines et négociants en charbon désireraient une grande différence entre le coût de production et le prix de vente ; mais la communauté trouve son avantage à payer le charbon le plus près possible du prix de revient ; elle le pourrait en nationalisant les mines et en municipalisant la distribution locale. »

Ainsi, les Fabiens argument qu'en dehors de la question du rachat des monopoles privés, les conseils municipaux doivent remédier à tous les abus sociaux qu'ils rencontrent et municipaliser tous les commerces dont la gestion, par le gouvernement local, procurerait à la masse du public des avantages réels.

Mais les Fabiens ne veulent pas « tout municipaliser ». Il faut, disent-ils, que le service municipalisé soit l'objet d'une demande étendue et constante. Le conseil du Comté de Londres n'aurait jamais l'idée bien qu'ayant de nombreux orchestres, de manufacturer ses propres trombones. Et plus la municipalité travaille, plus elle procure de clientèle à l'entreprise privée, car chaque extension de son activité amène l'achat de nombreux articles que l'entreprise privée peut produire bien plus économiquement ; mais elle doit bien entendu « travailler dans de bonnes conditions », c'est-à-dire assurer à ses employés de justes salaires.

Plus les Fabiens étendent leur programme de municipalisation, plus ils tiennent à affirmer l'importance qu'ils attachent à la commune, comme l'agent le plus propre à réaliser le socialisme. Mais ils se rendent compte que la petitesse des localités nuit vivement à l'importance de leur action, c'est là une sérieuse objection à la diffusion de la municipalisation dans les campagnes; aussi, dans ces cas, devra-t-on se borner à insister sur les mérites comparés des administrations publiques et privées.

Voilà comment les Fabiens résument cette question la plus importante de toutes à leurs yeux (1).

» Les efforts de nos ancêtres depuis cent cinquante ans ont solutionné la moitié du problème économique. L'homme a obtenu un tel pouvoir sur la matière, qu'aujourd'hui il serait facile d'organiser le travail de tous les habitants de ce pays en les logeant et en les nourrissant bien. Il nous reste à accomplir l'autre moitié du problème; c'est-à-dire à organiser la production et la distribution de la richesse de manière à diminuer l'oisiveté, à empêcher l'exploitation des simples, à faciliter à tous une part équitable du produit de leur propre travail et des fruits des efforts organisés de la communauté.

Dans l'accomplissement graduel de cette tâche, l'ad-

1. V. Tract 138, *Municipal Trading*, p. 19.

ministration municipale peut jouer un rôle important et utile quand la question aura été bien comprise, et les élections faites de telle manière, que les conseillers municipaux s'inspirent à la fois du bien public et de l'esprit pratique des commerçants.

L'administration municipale a ses limites ; quelques services, comme les chemins de fer, ne devraient pas être municipalisés, mais nationalisés ; et, nous l'avons déjà dit, il n'y a aucune raison de ne pas laisser un certain champ à l'entreprise individuelle. Mais les limites raisonnables de l'administration municipale n'ont pas encore été atteintes, même dans nos cités les plus avancées.

Cette page nous semble constituer le vrai programme économique des Fabiens, plus net que celui de la *Basis* ; il marque la caractéristique de leurs doctrines.

LES IDEES POLITIQUES DES FABIENS

Divergences des Fabiens: leur action politique dépend des circonstances. — Leur tactique électorale: manifeste de 1892. — Les députés fabiens. — Le programme politique fabien aux récentes élections.

Les Fabiens n'ont, à proprement parler, pas plus « d'idées » politiques que « d'idées économiques ». Ils comptent dans leurs rangs, nous l'avons dit, des hommes de nuances très diverses, des socialistes comme M. Pease, des libéraux comme M. Alden, même des conservateurs comme à certains points de vue Mrs. Webb et M. Hubert Bland; quoique affiliée au Labor Party, la Société fabienne tient à son renom de tolérance et permet à ses membres d'être inscrits sous de différentes rubriques politiques; la politique ne joue pas du reste le rôle principal dans un groupement qui veut, avant tout, obtenir la réalisation de réformes économiques et sociales; mais pour arriver à ses fins une action politique est indispensable. Aussi, fidèle à sa tactique d'opportunisme, la société prend-elle position suivant les événements, quand elle juge bon de faire réussir un programme déterminé, certaines idées qui peuvent hâter la

venue de « son socialisme », elle fait appel à ses membres, qu'ils soient socialistes, conservateurs ou libéraux, et leur demande d'agir dans leurs sphères respectives. Mais souvent des divergences se font jour ; il se produit un malaise semblable à celui que nous a révélée l'étude des idées économiques des Fabiens ; faute d'être d'accord sur un programme défini, certains préconisent des mesures que d'autres refusent d'adopter et les vaincus démissionnent. Bien qu'ayant négligé d'élaborer un programme social bien net, les Fabiens ont quand même, dans la plupart des cas, des idées communes : ils suivent des voies rapprochées ; en politique, il n'en est pas de même et l'action de la société se ressent de ce manque de cohésion.

La création de la ligue fabienne parlementaire constitue la première manifestation politique de la Société fabienne. Nous avons vu qu'en 1886 les Fabiens, sans vouloir mettre le politique au premier plan de leurs préoccupations, décidèrent la fondation d'une ligue à laquelle devaient collaborer tous ceux d'entre eux partisans d'une action parlementaire ; nous avons donné plus haut la teneur de ce manifeste. M. Bernard Shaw, son auteur, s'occupe surtout de l'éventualité d'une organisation d'un parti du travail à la Chambre des communes ; nous reviendrons sur ces points en étudiant l'influence des Fabiens sur le Labor Party. Il refuse, conformément à la tactique fabienne, d'inféoder la ligue

à aucun parti ; l'action de la ligue, dit-il, doit s'exercer dans les élections législatives et locales. La société doit soutenir le candidat qui ira le plus loin dans le sens socialiste.

On voit bien dans ce manifeste l'affirmation des méthodes fabiennes. Les socialistes démocrates anglais, comme nos unifiés, prêchaient l'abstention partout où ils ne présentaient pas de candidat ; ils étaient même souvent enclins à voter pour le conservateur plutôt que pour le libéral ; les Fabiens s'engagent à soutenir le candidat qui inscrira dans son programme le plus grand nombre de réformes sociales, quelle que soit sa nuance politique. Naturellement, quand un des leurs sera candidat, ils le soutiendront, mais ils n'ont pas la prétention de croire que tout le monde deviendra Fabien ; aussi, pour convertir les électeurs, faut-il agir en faveur de ceux dont les idées s'éloignent le moins de celles des Fabiens.

C'est là l'exposé général d'une tactique ; jusqu'en 1892 la société la recommandera, insistant sur l'efficacité des votes et publiant des petits formulaires avec questions et réponses que ses membres doivent envoyer aux candidats. En 1892, les Fabiens publient un Tract : *la Nouvelle loi de réforme électorale*, dans lequel ils préconisent tout un programme politique ; s'il n'est pas voté, disent-ils, nous trouverons des obstacles continuels à la réalisation des réformes sociales. Ce programme comprenait, avant tout, le paiement des

députés et de leurs frais d'élection, mesure qu'ils considéraient comme essentielle à la démocratie, l'abolition du vote plural, et l'établissement du ballottage (on sait qu'en Angleterre, les élections ne se font qu'à un tour de scrutin (1).

Enfin, au moment des élections de 1892, la Société fabienne publie un manifeste. Les conservateurs dirigés par lord Salisbury et les libéraux gladstoniens n'ont rien fait pour les ouvriers; ils doivent être représentés par un parti du travail, dit ce Tract. Mais quand il n'y aura pas de candidat travailliste, il faut « s'occuper d'assurer le succès du meilleur candidat, ou, si aucun n'est bon, il faut empêcher la victoire du plus mauvais » (Tract. 40).

Les mêmes tactiques sont recommandées dans le rapport de la politique fabienne de 1896; on voit que la question de méthodes est plus en jeu que la question de principes; les Fabiens conservent toute l'indépendance de leur action politique; on se fie à la connaissance personnelle qu'ils ont des candidats et aux réponses qu'ils feront à leur formulaire. Cependant, de temps en temps, la Société discute les problèmes politiques en jeu; nous avons analysé son attitude dans les questions de politique extérieure en donnant le compte rendu du

1. Nous avons remarqué que ce programme est très semblable à l'ancien programme des chartistes, qui réclamaient aussi le paiement des députés et l'établissement du ballottage; peut-être ont-ils politiquement influé sur le fabianisme.

Fabianisme et de l'empire de Bernard Shaw. Lors de la guerre sud-africaine, la société se partagea en deux camps, la majorité votant pour la continuation de la guerre, et Ramsay Macdonald la quitta ; enfin, les Fabiens se montrèrent favorables, malgré M. Graham Wallas, au vote de l'Education Bill, soutenus par les nombreux éléments non conformistes de la société.

En 1906, 29 députés du nouveau Labor Party furent élus, et dès lors, les Fabiens tout en restant opportunistes soutinrent les candidats du Labor Party plus activement que les autres ; quelques-uns des nouveaux députés, Will Crooks et Keir Hardie entre autres, étaient Fabiens. Mais parmi quelques jeunes membres de la Société fabienne un nouveau courant se dessinait : certains, M. Saunders entr'autres, désiraient présenter des candidats en tant que fabiens, non plus en tant que membres du Labor Party. Cette tactique avait l'avantage de rendre l'œuvre de la Société fabienne plus accessible au public ; par contre, il pouvait paraître dangereux de faire de la politique active avec un effectif numérique aussi limité que celui de la Société fabienne ; aux élections de 1910, les deux candidats fabiens échouèrent, c'étaient M. Saunders, qui s'était présenté contre l'amiral Beresford et M. Snell ; enfin, en décembre 1910, la société était plus heureuse ; M. Snell échouait encore, mais le premier député ouvrier qui ait forcé les portes du Parlement anglais, le célèbre Will Crooks, posait sa

candidature fabienne à Woolwich et était élu. Il avait été également question, nous le savons de bonne source, de présenter comme candidat fabien M. Philippe Snowden, membre de la société, mais connu surtout comme leader de l'Independent Labor Party ; ce groupement protesta et il ne fut pas donné suite au projet. Ainsi, et depuis trois mois seulement, les Fabiens, tout en soutenant une politique indépendante de tous les partis, et tout en recommandant de préférence aux autres les candidats du Labor Party, ont pris la décision d'intervenir directement dans la lutte politique et un des leurs a triomphé,

Cette évolution nous paraît due à l'action de M. Wells ; depuis longtemps il avait préconisé une action parlementaire, mais il considérait qu'elle pouvait seulement être efficace si le groupement comptait 10 ou 12.000 membres ; les Fabiens sont loin d'avoir atteint ce chiffre.

L'importance récemment assignée par les Fabiens aux questions politiques les a conduits à soumettre à leurs membres un programme complet lors des récentes élections : ils y demandaient l'abolition de la Chambre des lords, le paiement des députés, le ballottage, l'égalité des droits pour les deux sexes, et la revision du jugement Osborne. Les Fabiens étaient d'abord contre le parti des suffragettes quand Mrs. Webb se rallia à leur cause ; aussitôt, c'est là une preuve de l'influence de M. et Mrs. Webb dans la société, tout le monde

adopta leur manière de voir, et une disposition spéciale fut insérée dans la *Basis* à ce sujet. Nous avons enfin raconté plus haut dans ses grandes lignes l'affaire Osborne ; le jugement qui la clôtura émut vivement les leaders socialistes. Les versements des Trade-unionistes pour l'action politique devinrent de plus en plus rares dès qu'ils furent facultatifs et le Labor Party se vit privé de la plus grande partie de ses revenus. Prétextant que la minorité des syndiqués doit suivre les opinions de la majorité, les Fabiens demandent la revision du jugement.

Ce programme politique découle, nous l'avons dit, avant tout de la tactique opportuniste. « La tactique électorale de la Société fabienne, écrit M. Shaw, se modifiera chaque fois que les rangs socialistes s'augmenteront d'un millier de nouveaux membres. Mais cette augmentation doit être réelle. Tant que nos hommes se comptent par dizaines, nous devons continuer à ramper, à peiner tant bien que mal ; lorsqu'on comptera nos adeptes par centaines, nous pénétrerons toutes les organisations et les forcerons à traiter avec nous. Quand nous serons des dizaines de mille, nous nous mettrons en ligne comme un parti, puis quand nous serons des centaines de mille, nous attellerons notre char à la trombe et nous conduirons la tempête. »

Mais la Société fabienne ne semble guère s'organiser de manière à avoir des milliers d'adeptes. Cette tactique a été blâmée par la plus importante succursale fabienne

de province, celle de Liverpool. Elle a déclaré tenir plus à établir une organisation politique socialiste qu'à rendre efficace le procédé aux avantages problématiques et peu durables de l'élection du moins mauvais de deux candidats non socialistes. Elle croit plus utile de promettre des concessions en échange de son appui.

L'INFLUENCE DES FABIENS

Ses principales manifestations. — En Angleterre : l'influence fabienne sur l'évolution du libéralisme vers le Labor Party ; elle n'a pas été seule à y coopérer ; l'action de Messrs. J.-A. Hobson, Mann et John Burns. — L'influence des Fabiens sur la formation des Trade-unions, de l'Independent Labor Party, et sur l'établissement du Labor Party. — Différences entre l'Independent Labor Party et les Fabiens. — Examen de l'influence des Fabiens sur diverses associations, sur la London School of Economics, sur les questions ouvrières. — Leur influence sur le « Conseil du Comté de Londres ». — Leurs rapports avec le parti « progressif ». — Comment ils ont aidé à faire adopter les mesures de socialisme municipal à Londres.

Nous venons d'essayer d'étudier les idées fabiennes, ou plutôt d'en dégager quelques courants généraux, en examinant les problèmes particuliers auxquels les Fabiens ont consacré leur attention. Nous ne dissimulons pas la difficulté de cette synthèse, par suite des contradictions fabiennes et de la dissémination de leurs doctrines.

De même leur influence est difficile à apprécier ; néanmoins, en nous plaçant à un point de vue purement objectif, nous croyons être arrivé à en trouver les

manifestations principales. M. Bernard Shaw nous avait dit : « Le monde a été bien fabianisé depuis vingt-cinq ans. » M. Wells nous avait paru mettre en doute l'efficacité de la politique fabienne.

Nous avons tous connu et abhorré ces pédagogues qui appréciaient ainsi une doctrine : « Celui-ci dit oui, celui là dit non ; nous disons oui et non. » Nous serons de leur avis dans cette étude, une fois n'est pas coutume. Nous avons cherché, en Angleterre et ailleurs, quels étaient les écrivains qui avaient pu subir le plus l'influence de la pensée fabienne, quelles lois avaient pu être votées sous la direction fabienne, mais nous nous sommes bien gardé de voir toujours là des résultats du fabianisme, n'oubliant pas que certains mouvements d'idées ont souvent tendance à se produire simultanément, et que des opinions similaires à celles des Fabiens ont pu être défendues par des hommes qui n'ont jamais fait partie de leur société.

Nous allons donner les résultats de cette enquête, en Angleterre d'abord, à l'étranger ensuite.

L'influence des Fabiens en Angleterre a pu se manifester d'une manière à la fois indirecte et directe ; dans le premier ordre d'idées, nous rangerons l'action qu'ils ont pu exercer sur l'évolution actuelle du libéralisme et sur la formation des importants groupements qui, avec eux, concourent à l'établissement du Labor Party, des Trade-unions et de l'Independent Labor Party.

Dans le deuxième ordre d'idées, nous examinerons en quoi les récentes conquêtes du socialisme municipal, les décisions prises par la majorité « progressive » du conseil de comté de Londres, peuvent être dus à l'initiative fabienne.

La récente évolution du libéralisme anglais est, à notre avis, le fait le plus saillant de la politique anglaise de ces dernières années. Il y a vingt ans, le parti ouvrier n'existait pas; le parti irlandais poursuivait avec violence une action politique spéciale visant à l'autonomie; et deux groupes seulement jouaient dans la lice politique, les conservateurs et les libéraux. Depuis bien longtemps déjà ils se succédaient au pouvoir d'une manière intermittente et leurs différences semblaient minimes.

Les torys et les whigs se combattaient le plus souvent à propos du *Home Rule*, de la politique extérieure et avant tout des questions économiques; les premiers étaient protectionnistes, les seconds libre-échangistes. Les problèmes sociaux se posaient avec plus de difficulté et plus d'acuité qu'avant; les torys et les whigs étaient d'accord pour réaliser les réformes sociales indispensables (1) et pour s'opposer à un interventionnisme trop exigeant.

Depuis quelques années, surtout depuis les élections

1. Comme les *Factory Acts* votés par les conservateurs.

de 1906, le problème est bien différent : tandis que le parti du travail faisait entrer 29 de ses membres à la Chambre des communes, sous la poussée grandissante des réformateurs sociaux, l'aile droite du libéralisme représentée par M. Asquith, se différenciait de plus en plus des conservateurs sur le terrain de la politique sociale et n'hésitait pas à s'attaquer au rouage tout-puissant de la Chambre des lords. Puis d'autres libéraux, Winston Churchill, Lloyd George, suivant et dépassant leur exemple, combattent le mécanisme existant fondé sur un « traditionnalisme suranné », les inégalités sociales de toutes sortes ; ils se rapprochent autant du Labor Party qu'autrefois Gladstone des conservateurs, s'allient avec lui aux élections. Comme les Fabiens ils ne sont pas partisans d'une politique de violence, comme eux ils écartent la notion de guerre des classes ; ils ne se disent pas socialistes, mais ils le sont au sens où les Fabiens entendent ce mot. ils demandent la démocratie, l'abolition des privilèges, du veto de la Chambre des lords, l'impôt sur le revenu progressif et proportionnel, visant surtout les détenteurs de grosses fortunes immobilières ; comme les Fabiens ils approuvent les conquêtes du socialisme municipal.

Nous voyons donc que les libéraux actuels sont très rapprochés du mouvement fabien ; leur programme est le même. Les 13 députés fabiens, récemment élus, appartiennent tous à la majorité. Quelle a pu être

l'influence de leur groupement sur un mouvement qui aboutit au triomphe de leurs idées ?

Nous ne pensons pas que le mouvement d'idées actuel découle de l'initiative fabienne, mais, croyons-nous, les plus influents de ces derniers, fidèles à leur tactique de pénétration, connaissant la plupart des hommes politiques libéraux, leur envoyant les tracts, ont pu exercer sur eux une réelle influence. Nous avons déjà parlé de l'action exercée par M. Webb sur son entourage ; tout à l'heure nous aurons occasion de dire qu'à notre avis il se l'est souvent exagérée. Il est cependant surprenant de relever des analogies entre le *Chesterfield Speech* de Lord Rosebery et la *Politique d'efficacité nationale* de M. Webb ; ami de longue date de M. Balfour, M. Webb l'a récemment converti, dit-on, à ses idées de réformes de la loi sur les pauvres. Et M. Winston Churchill aura beau nier avoir subi l'ascendant de M. Webb et dire avec quelque raison qu'ils continuent seulement la politique de son père, lord Randolph Churchill (1), nous avons donné plus haut la preuve de l'action exercée sur lui ; il reçoit les tracts fabiens, comme son collègue M. Haldane, l'ancien ministre de la Guerre. Bref, depuis vingt ans, M. Webb s'était occupé de rédiger un programme « pour les tra-

1. Sur bien des points, les programmes des Fabiens et de Lord Randolph Churchill se ressemblent, surtout sur le terrain de la politique sociale.

vailleurs » ; ses relations considérables lui ont permis de réprendre ses idées dans des cercles très différents. Il a cru servir leur succès plus utilement en s'abstenant de faire de la politique ; pressenti autrefois de poser sa candidature à un siège de député occupé avant par un parent de sa femme, il avait refusé, ne voulant pas rester quinze ans dans l'opposition libérale ni relâcher ses liens avec les Trade-unionistes ; le Labor Party n'était pas encore formé. Depuis, personne n'a vu ses avis plus recherchés que les siens ; nous le reconnaissons d'autant plus impartialement que nous serons portés à le critiquer plus vivement dans le prochain chapitre.

Maintenant, quelle part attribuer à cette influence réelle et personnelle de M. Webb dans l'évolution du libéralisme anglais ? Nous croyons employer l'expression juste en disant qu'il l'a aidée, peut-être un peu hâtée, mais cette évolution se serait produite sans lui et sans les Fabiens. L'importance récente prise en Angleterre par les problèmes sociaux a créé un mouvement d'idées auquel M. Webb a coopéré, avec d'autres et plus que d'autres, c'est tout. Récemment M. Saunders se présentait à Portsmouth comme candidat fabien contre un conservateur et un libéral. M. Lloyd George lui disait, qu'électeur dans la circonscription, il voterait pour lui. Verrons-nous à une conversion due au fabianisme ? Non. Tout simplement la preuve que le libé-

ralisme de M. Lloyd George est, comme nous le disions, plus orienté vers le socialisme que vers les anciens whigs.

M. Webb et les quelques leaders fabiens n'ont pas été les seuls à coopérer à ce mouvement d'évolution du libéralisme ; cela seul atténuerait déjà la portée de la fabianisation dont nous parla M. Bernard Shaw.

M. J. A. Hobson, un économiste de grande valeur, avec lequel nous avons eu l'honneur de nous entretenir a aidé, lui aussi, à l'alliance du libéralisme et du parti du travail ; dans ses nombreux ouvrages, notamment dans la *Crise du Libéralisme*, il s'est fait le protagoniste d'un mouvement similaire à celui des Fabiens, mais il a voulu garder son indépendance et il ne se dit pas socialiste, bien que l'étant au même sens que les Fabiens, et désapprouve l'action prédominante de certains de leurs leaders. Il reconnaît du reste qu'ils ont joué un rôle important, mais il leur refuse de même qu'à lui-même le droit de prétendre avoir provoqué l'évolution du libéralisme anglais.

Il nous faut enfin citer des hommes politiques comme Tom Mann et le célèbre John Burns. Révolutionnaires comme les Fabiens, plus longtemps qu'eux même, ils ont comme eux désapprouvé, après, la violence et le marxisme. Partisans de la réalisation de réformes sociales pratiques, ils n'ont vu aucune objection à s'allier aux libéraux et à essayer de les « pénétrer ». La culture économique de M. Burns est bien moins consi-

dérable que celle de M. Webb, mais son influence, moins importante, a été réelle. Nul n'est prophète en son pays. Quand M. Millerand fit partie du cabinet Waldeck-Rousseau, les Fabiens lui envoyèrent une dépêche de félicitations à laquelle il répondit en termes louangeurs. Mais quand John Burns, de socialiste devint libéral, puis président du Local Government Board, les Fabiens lui reprochèrent d'être trop conservateur et d'oublier les promesses d'antan. M. Webb a dit de John Burns que c'était l'homme politique le plus remarquable de son temps. Intelligent et pratique, M. Burns a influé, au même titre qu'eux, sur la politique britannique.

Nous venons d'essayer d'apprécier l'influence des Fabiens sur l'évolution libérale anglaise (1), influence forcément cachée et dont l'évaluation est par là même rendue difficile.

Leur action sur le mouvement socialiste anglais, en général, est bien plus aisée à découvrir que leur contribution à l'évolution de la politique britannique actuelle.

1. Élargissant la question, M. Webb a semblé croire à l'influence des Fabiens sur les changements d'idées des économistes anglais qui seraient passés de l'individualisme au socialisme. Cette évolution ne nous semble pas devoir être exagérée; en tous cas elle ne serait due aucunement à l'action des Fabiens, les causes en seraient similaires à celles que nous avons étudiées dans les « Sources du Fabianisme », mais M. Webb n'a converti à ses idées, croyons-nous, aucun économiste anglais de réelle valeur, M. Bernard Shaw ne nous semblant pas, nous l'avons dit, devoir rentrer dans cette catégorie.

Les deux forces qui devaient concourir avec la Société fabienne à l'établissement du Labor Party, en 1900, avaient profondément subi son influence. Dix ans auparavant, dès 1889, les Fabiens, par leurs conférences et surtout par leurs Tracts, avaient essayé de montrer aux ouvriers l'utilité des trade-unions ; ainsi le Tract 104 (*De l'Importance de joindre une trade-union*) conseille aux ouvriers de se syndiquer : « Vous pourrez seulement obtenir le succès de vos revendications par l'action collective (suivent des exemples à l'appui). Isolés, vous êtes à la merci des patrons. » Ces Tracts, courts, clairs, répandus à profusion dans les clubs, les coopératives et les diverses associations, ont, cela est certain, servi la cause des trade-unionistes.

Mais, les Fabiens ne se contentaient pas de donner aux ouvriers le conseil de se syndiquer ; ils les incitaient, les premiers, à fonder un parti du travail, à soutenir une action parlementaire socialiste. Nous avons parlé, en étudiant les idées politiques fabiennes, du manifeste électoral de 1892 ; les Fabiens y attaquent à la fois la politique des conservateurs et des libéraux gladstoniens. « Fondez un parti », disent-ils aux travailleurs :

Nous croyons que cet appel fut entendu et qu'on lui doit, en grande partie, la création de l'Independent Labor Party d'abord, du Labor Party ensuite.

Ne l'oublions pas, l'origine directe de l'Independent

Labor Party se trouve dans les sociétés fabiennes provinciales ; ces dernières étaient inspirées directement de l'esprit du groupe londonien ; mais composées d'ouvriers plus rebelles à la discipline intellectuelle des Nurseries ou des Education groups, souvent ambitieux et partisans d'une action parlementaire rapide, elles abandonnèrent la Société fabienne et firent partie de l'Independent Labor Party, dès sa création, en 1894.

Les forces de la Société fabienne se trouvaient ainsi sensiblement affaiblies, mais elle ne le regrettait pas et désirait maintenir les relations les plus amicales avec l'Independent Labor Party, tout en ne voulant pas opérer de fusion. L'Independent Labor Party combattait le marxisme, la violence avec les armes des Fabiens, et sur leurs conseils, avec leur appui, préparait l'action parlementaire.

Nous croyons donc que la formation de l'Independent Labor Party est directement due aux Fabiens ; aujourd'hui, cette affirmation surprendrait beaucoup de monde. En effet, l'Independent Labor Party s'adressa dès l'abord aux ouvriers, désirant accroître autant que possible son effectif numérique ; les Fabiens, au contraire, confinaient de plus en plus leur action aux classes moyennes et ne désiraient pas l'accroissement rapide. Aussi l'Independent Labor Party devint-il très vite connu dans toute l'Angleterre par des gens qui ne soupçonnaient pas l'action fabienne ni son influence ;

ses chefs, Keir Hardie, Ramsay Macdonald, entraient au Parlement; intelligents, actifs, ils intervenaient à chaque débat important et les colonnes des journaux étaient remplies de leurs faits et gestes. En outre, il semble que, depuis une dizaine d'années, leur politique se soit notablement différenciée de celle des Fabiens. Sans doute, les points de contact sont encore nombreux; Messrs. Keir Hardie et Snowden sont Fabiens, ainsi que beaucoup de leurs amis; ils collaborent avec M. Pease au Labor Party, dans les termes les plus amicaux; mais ils se sont de plus en plus dégagés de l'influence fabienne. Sans être partisans d'une guerre de classes, ils ont paru reprocher à la Société fabienne de vouloir faire aboutir l'évolution socialiste sous la direction exclusive des classes moyennes; et ils ont semblé, non pas se rallier au marxisme, mais prendre une position intermédiaire entre les socialistes démocrates et les Fabiens (1); certains, M. Keir Hardie entre autres, ont à plusieurs reprises soutenu la politique la plus avancée, paraissant aller plus loin que Bebel ou Liebknecht; ils semblent avoir complètement abandonné la

1. M. Verhaegen croit que les socialistes marxistes occupent une place intermédiaire entre les Fabiens, aile droite, et l'Independent Labor Party, aile gauche du socialisme anglais. Cette distinction nous paraît absolument fausse; les socialistes démocrates représentant comme toujours l'élément le plus avancé; ensuite se place l'Independent Labor Party infiniment plus rapproché des Fabiens que des Marxistes, quand M. Verhaegen écrivit son livre, puis les Fabiens.

tactique opportuniste. Dans le *Fabianisme et l'Empire*, M. Bernard Shaw n'essayait pas de combattre la colonisation, mais seulement de remédier à ses abus ; partisan du désarmement, il reconnaissait qu'il était chimérique de le demander actuellement. M. Keir Hardie, au contraire, comme la généralité des socialistes, s'occupe plus de ce qu'il veut que de ce qui peut être ; il incline vers l'internationalisme ; mais il est trop adroit pour heurter trop violemment les méthodes chères au peuple anglais, et ni lui ni ses amis ne se sont faits les protagonistes de la grève générale (1).

Nous considérons néanmoins comme un fait significatif de cette évolution à gauche de l'Independent Labor Party, la récente grève des mineurs du pays de Galles ; pour la première fois, la violence a été employée, le sabotage mis en œuvre, des coups ont été échangés avec la police. Les leaders de l'Independent Labor Party n'ont évidemment pas conseillé ces actes. Mais les ont-ils désapprouvés ? Nous ne le croyons pas.

Bref, pour apprécier exactement l'influence des Fabiens sur l'Independent Labor Party, nous dirons qu'ils ont créé ce groupement, lui ont imprimé une direction, mais depuis non seulement leur action sur lui a été nulle, mais encore seraient-ce plutôt les Fabiens qui,

1. M. Keir Hardie s'est aussi montré accueillant à plusieurs reprises pour les anarchistes, notamment au Congrès de 1896. Enfin les chefs de l'Independent Labor Party, tout en acceptant généralement l'alliance avec les libéraux, tiennent à s'en différencier plus que les Fabiens.

par leurs contacts continuels avec lui, auraient légèrement évolué d'après ses méthodes, imperceptiblement du reste.

La formation du Labor Party est due en grande part, elle aussi, à l'influence fabienne. En 1896, M. Sidney Webb en recommandait la création, et nous avons déjà vu les nombreux Tracts fabiens préconisant la fonction d'un parti du travail(1). Quand il se fonda, il comprenait en dehors des Trade-unions, de beaucoup les plus nombreuses, mais les moins bien organisées au point de vue socialiste, les Fabiens et l'Independent Labor Party, d'un côté, la Social democratic Federation, de l'autre. Il apparut clairement que les Marxistes ne constituaient qu'une infime minorité ; bientôt, du reste, ils démissionnaient. Et, dès son origine, le Labor Party consacrait le triomphe des idées fabiennes, il a toujours représenté un socialisme modéré(2) et s'est surtout rapproché des Fabiens par son opposition d'avec les Marxistes, et ses idées sur la nationalisation du sol.

L'influence de la Société fabienne s'est, en outre, manifestée dans un certain nombre de domaines.

Bien souvent, les mesures préconisées dans les Tracts ont été adoptées après par le Parlement. Nous rappellerons que les lois des retraites pour la vieillesse ont été votées

1. Notamment le Tract 40.

2. Les Trade-unions ont fourni elles-mêmes peu de leaders à la cause socialiste.

grâce aux Fabiens, et nous renvoyons à ce qui a été dit plus haut sur le Comité fondé sur leur proposition pour obtenir l'abrogation de la loi sur les pauvres. Si un grand nombre de Tracts n'ont pas été réimprimés, cela tient souvent à ce que les réformes qu'ils demandaient ont depuis été solutionnées. Aussi M. Pease prétend-il, dans un récent article (1), non du reste sans quelque exagération, qu'il avait compté un intervalle moyen de dix-neuf ans entre le moment où les Fabiens demandaient une réforme et celui où elle était adoptée. Nous redirons à ce propos que nombre de ces lois sociales récentes auraient sans doute été votées sans les Fabiens, mais qu'ils ont quand même incontestablement aidé à leur réalisation.

On a prétendu que l'esprit fabien avait pénétré un certain nombre d'associations. Nous avons déjà parlé de l'influence fabienne sur l'Independent Labor Party et le Labor Party tout entier. M. W. George a cru que la Land Nationalisation Society, société vallacienne que nous avons étudiée, remontait aux mêmes sources que le fabianisme et était un fruit de sa propagande.

Mais cette société date de 1881, elle est antérieure à la formation du groupe fabien. Ses chefs, membres du Parlement pour la plupart, Messrs. Campton-Rickett, Cathcart-Wason, H.-G. Lea, sont en général des intellec-

1. *La Société fabienne*, par M. Pease. *T. P. S. Magazine*, 1^{er} mars 1911.

tuels des classes moyennes comme les Fabiens ; le plus souvent ils hésitent à se dire socialistes et ne paraissent avoir subi en rien l'action fabienne.

La plus importante association de nationalisation du sol est, nous l'avons dit, l'English Land Restoration League ; ses méthodes rappellent beaucoup celles des Fabiens ; propagande active, circulation intense de Tracts courts et bien composés ; fondée en 1884, cette société a sans doute influé sur la Société fabienne, mais la réciproque n'est pas vraie. Elle a compté parmi ses membres Bernard Shaw, sir Sidney Olivier, et le Révérend Stewart Headlam, qui s'inscrivirent après à la Société fabienne et tentèrent d'y implanter leurs méthodes.

L'existence de la Land Tax League (ligue pour la taxation du sol) nous semble également indépendante de celle des Fabiens. M. Pease nous a dit que c'était surtout à la propagande de cette association qu'était dû le récent budget de M. Lloyd George.

Nous nous sommes demandé si les Fabiens avaient influé sur ce fameux budget ; nous ne le croyons pas ; du reste, eux-mêmes ne le prétendent pas. Les questions fiscales sont du reste très imparfaitement analysées dans les Tracts fabiens ; nous en ignorons la raison.

Il serait plus juste de considérer comme un produit de la tactique de pénétration fabienne la création de la Labor Copartnership Association (Association coopéra-

tive du travail) et de la Copartnership Tenants Association (Association coopérative des locataires),

Ces sociétés visent, la première à « supprimer l'industriel » et à « permettre aux ouvriers de s'associer dans le but de fabriquer des produits divers » ; la seconde à « supprimer le propriétaire indépendant » et à « lui substituer la communauté des habitants ». Ces deux sociétés ont à leur tête des hommes politiques souvent conservateurs, des capitalistes importants (1) ; ils ne se doutent pas plus que les conseillers municipaux de Birmingham et de Glasgow, qu'ils sont considérés par les Fabiens, à juste titre, comme étant à la tête du mouvement socialiste.

C'est à cette tactique de pénétration que nous semblent dus les résultats les plus pertinents de l'action fabienne ; mais les efforts fabiens n'ont pas toujours été couronnés de succès. C'est ainsi que M. Sidney Webb avait fondé avec le concours de M. Pease la *London School of Economics*, École londonienne d'économie politique, à peu près sur le modèle de notre École des Sciences politiques ; ils pensaient y faire enseigner le socialisme et par là même y convertir un grand nombre de jeunes gens, ils ont été déçus dans leurs espérances ; des économistes très capables, socialistes ou non, y ont ensei-

1. Lord Stamford, Lord Brassey, Léopold de Rothschild, Mr. J Bryce.

gné l'économie sociale, et la grande majorité des jeunes gens s'est déclarée individualiste.

Peut-être l'influence fabienne ne s'est-elle fait sentir nulle part avec plus de netteté que sur le conseil municipal de Londres (London County Council). Il ne nous semble pas exagéré de dire que la presque totalité des réformes votées par lui depuis vingt ans, surtout dans le domaine du socialisme municipal, sont dues, soit à l'action personnelle de M. Sidney Webb, donc des Fabiens, soit à l'influence de la London Reform Union (1), dont le secrétaire est le très distingué M. Galton, l'ancien collaborateur de M. Webb, qui n'a démissionné de la Société fabienne qu'il y a peu de temps.

Nous avons, dans un récent chapitre (2), montré en quoi consistait le programme municipal des Fabiens. Dans son application, les Fabiens s'inspiraient surtout de l'initiative des conseils municipaux d'Huddersfield (trams-ways municipaux), Glasgow (habitations municipales), Birmingham (municipalisation de l'eau et du gaz) devant après étendre leur programme.

M. Webb déplorait que Londres « se soit montré si réactionnaire dans ce domaine (3) ». Il fut l'initiateur d'un mouvement de réforme ; l'impulsion lui fut donnée

1. On a dit que cette association était plus fabienne que les Fabiens eux-mêmes.

2. Les Fabiens et le socialisme municipal.

3. *Revue de Paris*, mars 1896.

en 1888 par l'établissement du conseil de comté de Londres ; jusque-là, Londres était divisé en 78 paroisses ; dorénavant une organisation centrale leur était substituée ; Londres possédait un Conseil municipal élu directement ; ses pouvoirs étaient assez limités, mais son action fut considérablement aidée par la formation d'un nouveau parti, les « Progressives » ; ce sont eux qui ont contribué à faire voter toutes les lois de « socialisme municipal » depuis vingt ans ; ils ont eu la majorité contre leurs adversaires, les « Moderates », de 1889 à 1895 et de 1898 à 1907.

La composition même de ce parti montre à quel point il a subi l'influence de la Société fabienne ; comme elle, il comprend des hommes politiques des nuances les plus différentes ; depuis M. Sidney Webb jusqu'à M. Jesse Collings, bien connu par sa compétence dans les questions agraires, libéral et conservateur. Tandis que les Fabiens s'entendaient collectivement pour soutenir un socialisme pratique, les « Progressives » s'unissaient sans s'occuper de leurs divergences individuelles et uniquement en vue de réaliser le socialisme municipal ; leur chef a toujours été M. Sidney Webb ; les Fabiens les ont constamment soutenus ; par suite, nous pouvons dire sans exagération, que toute victoire des « Progressives » constituait en même temps un succès pour la politique fabienne.

Ces victoires ont été nombreuses ; elles n'ont pas été

sans alarmer l'opinion conservatrice londonienne ; elle manifesta ses craintes des changements nouveaux dans l'enquête du *Times* d'août à novembre 1902 ; lord Avebury soutint ses revendications, nous examinerons en critiquant les idées fabiennes jusqu'à quel point elles étaient fondées.

Nous ne pouvons raconter ici les phases de la lutte qui s'engagea au conseil municipal de Londres entre les « Progressives » et les « Moderates » (1). Bornons-nous à dire que l'activité des partisans du socialisme municipal à Londres a été intense ; en 1902, les Fabiens voyaient triompher leurs revendications touchant la municipalisation du service des eaux ; en 1910, les tramways étaient municipalisés ; enfin le conseil du comté de Londres faisait construire à ses frais d'importants logements ouvriers, employait en grand nombre des ouvriers pour lesquels il fixait un minimum de salaire et d'heures de travail ; quand ces mesures n'étaient pas proposées par M. Sidney Webb, il intervenait activement dans leur discussion ; ce fut sans doute sous ses auspices que, à plusieurs reprises le conseil municipal de Londres s'entendit directement avec les Trade-unions, et M. Yves Guyot, en attaquant le

1. L'histoire du socialisme municipal à Londres a, du reste, été très bien étudiée par M. Paul Mantoux, dans un des chapitres de son excellent livre : *A travers l'Angleterre contemporaine*.

socialisme municipal anglais (1), pouvait dire, avec raison, qu'il était l'œuvre de la société fabienne (2).

Nous avons essayé d'apprécier l'influence fabienne en Angleterre et, tout en reconnaissant sa réalité, de la ramener à de justes proportions ; nous avons surtout insisté sur les lois, les faits dus à l'initiative fabienne.

Il ne saurait en être de même à l'étranger. Quand M Shaw nous a dit : « Le monde a été bien fabianisé depuis vingt-cinq ans », il n'entendait pas dire que les Fabiens, uniquement préoccupés de réformes nationales, avaient occasionné des changements dans d'autres pays, mais qu'ils avaient instauré un courant d'idées auquel des écrivains de tous les pays s'étaient montrés sensibles.

Nous admettons l'exactitude du mot « fabianisé », car le grand mérite des Fabiens consiste, répétons-le, à avoir attaqué les premiers, du point de vue socialiste, les dogmes marxistes ; mais les résultats de cette fabianisation nous paraissent assez minimes.

Les faits. — La Société fabienne a quelquefois cherché, généralement sans succès, à s'étendre à l'étranger ; elle possède actuellement deux succursales d'importance insignifiante dans les colonies, à Christchurch (Nouvelle-

1. *Le Siècle*, février 1903.

2. M. et Mrs. Sidney Webb préparent depuis longtemps un important ouvrage sur la question du socialisme municipal ; il verra le jour prochainement.

Zélande) et à Toronto ; elle en a eu deux autres de durée éphémère à Bombay et à Sidney. Nous avons dit aussi qu'il y a quelques années deux sociétés fabiennes s'étaient fondées en Russie et au Danemark ; elles disparurent rapidement.

Peut-être, les récents efforts du socialisme grec sont-ils dus un peu à l'initiative fabienne ; récemment quelques hommes politiques grecs rédigèrent un programme socialiste très semblable à celui des Fabiens ; ils le leur envoyèrent, du reste, et nous croyons, bien que ne pouvant donner de preuves à l'appui, qu'ils avaient été influencés par les tendances fabiennes.

Les importantes lois sociales votées en Australie ne sont dues en rien à l'action fabienne, les Fabiens, au contraire, les citent comme exemple à imiter dans leur patrie (1).

Par contre, nous l'avons vu plus haut, toutes les réformes préconisées pour le Transvaal par M. Bernard Shaw dans *Fabianism and the Empire* ont été adoptées après : constitution libérale, amnistie pour les rebelles, lois pour les indigènes, suffrage universel, taxes sur les mines, c'est là le seul exemple que nous connaissons

1. M. René Berthelot a prétendu, dans une récente conférence, que la législation néo-zélandaise était due à l'action fabienne. Nous ne pouvons nous rallier à son avis. Les lois votées par le Parlement de Nouvelle-Zélande sont pour la plupart préconisées dans les programmes fabiens quand elles ne leur sont pas antérieures ; il y a là de simples coïncidences. Les Fabiens n'ont jamais tentés de sérieuse propagande en Nouvelle-Zélande, ils y sont très peu connus.

de mesures adoptées hors de l'Angleterre, grâce aux Fabiens.

Les écrivains. — L'influence fabienne à l'étranger nous paraît très faible en ce qui regarde le domaine législatif, il n'en sera pas de même si nous étudions le chef des socialistes anti-marxistes, le plus connu d'entre eux : Bernstein.

Quand Bernstein séjourna en Angleterre pendant son exil, il fut l'ami le plus intime de Sidney Webb et de Bernard Shaw. Tous deux nous ont dit que, à son départ, il avait manifesté son intention de combattre le marxisme avec les armes fabiennes. Il n'a jamais démenti cette assertion, et nous sommes convaincu de sa justesse.

Évidemment, il eût été vain de rechercher dans *Socialisme théorique et Social démocratie pratique* les analogies avec les idées fabiennes, si vagues et si disséminées. La grande supériorité de Bernstein consiste justement à avoir tenté un exposé systématique de ses doctrines antimarxistes au lieu de les éparpiller dans de courtes brochures.

A plusieurs reprises, il parle en termes élogieux de M. et Mrs. Webb. « Les théories de M. Webb sur les syndicats professionnels sont un bon exemple d'administration démocratique, en rapport avec les conclusions de Kautsky sur la législation directe du peuple » (p. 173, 232).

Nous croyons surtout que Bernstein a été directement inspiré par les Fabiens pour toutes ses critiques du marxisme, notamment pour la question de la valeur; rappelons-le, les Fabiens s'étaient attaqués à la valeur-travail et à la plus-value marxiste; enfin les Fabiens avaient combattu avant lui la théorie de la prolétarianisation croissante des masses et le matérialisme historique.

Ainsi, en inaugurant le mouvement de critique des idées de Marx, en convertissant Bernstein à leurs théories, les Fabiens ont joué un grand rôle dans l'évolution récente du socialisme; nous ne voulons pas l'exagérer. Sans eux, les mêmes critiques seraient intervenues; et parmi les schismatiques il en est un grand nombre (M. Georges Sorel par exemple) qui ne se rattachent en rien au fabianisme. Mais d'autres ont adopté un opportunisme similaire à celui des Fabiens, s'il n'a pas été inspiré par eux; ils se sont faits les apôtres de la tactique de pénétration; parmi eux nous pouvons citer Vandervelde en Belgique, M. Millerand en France, et surtout Enrico Ferri en Italie et Pablo Iglesias en Espagne.

CRITIQUE DU FABIANISME

Les défauts d'organisation de la Société fabienne. — Critiques de M. Wells. — Nom de la société : sa petitesse ; difficultés d'admission des nouveaux membres ; influence prédominante de M. Sidney Webb.

Critique de la *Basis*. — Le fabianisme est vague ; manque de cohésion. — Reproches adressés à la société par les socialistes : elle est trop bureaucratique, son idéal manque d'esthétique, elle ne se tient pas assez en contact avec le peuple.

Critiques des conceptions économiques fabiennes. — Le socialisme municipal ; ses mauvais résultats financiers : il ne conduit pas forcément au collectivisme. — La nationalisation ; erreurs de M. Webb.

Nous avons tenu à exposer l'histoire et les doctrines de la Société fabienne avec la plus grande impartialité, en nous aidant des documents fabiens et en en tentant la synthèse ; nous avons de même essayé d'apprécier l'influence des Fabiens d'après nos opinions personnelles et sans discuter les idées fabiennes. Est-ce à dire que nous trouvons parfaite l'œuvre de la société, et qu'ayant parlé avec bienveillance de ses méthodes pratiques et originales et de l'indéniable supériorité intellectuelle de ses membres, nous la considérons comme au-dessus de toute critique ? Aucunement ; à bien des égards, la

Société fabienne nous paraît sujette à réserves, et avant de conclure sur son œuvre, nous voulons énumérer nos griefs, quitte à noter ensuite les notions où elle nous semble avoir joué le rôle le plus utile.

Ces griefs sont de deux sortes : les premiers, les moins intéressants, mais non les moins importants, sont relatifs à l'organisation matérielle de la société ; les seconds se rapportent à ses doctrines et à l'examen du socialisme dont elle s'est faite la protagoniste.

Personne n'a analysé avec plus d'intelligence et plus de finesse que M. Wells les défauts techniques de la société ; à la suite d'une longue polémique entre lui et M. Bernard Shaw, il résolut de résumer ses critiques dans une petite brochure intitulée : *Fautes des Fabiens*. Il l'envoya à tous les membres de la société, et voyant qu'on ne tenait pas compte de ses observations établies dans l'intérêt de la société et qu'on lui cherchait des querelles personnelles, il démissionna. Nous nous rallions entièrement aux arguments exposés dans *Fautes des Fabiens*. La meilleure preuve de leur exactitude est qu'ils ont provoqué déjà des modifications au sein de la société, et nous nous contenterons de les reproduire en fournissant à l'appui quelques références explicatives.

M. Wells commence par reprocher à la Société fabienne le nom qu'elle a choisi, si bizarre et si peu actuel. M. Flint, dans son *Histoire du socialisme*, remarque en effet, avec esprit que Fabius Cunctator vit le seul moyen de remporter la victoire dans l'observation du laissez

faire, et M. Wells ajoute, en citant Plutarque, que Fabius finit par être impotent et que son exemple n'est pas à suivre.

Puis M. Wells s'attaque, et avec beaucoup de raison, à l'étroitesse de la société. Nous comprenons très bien, en effet, que la société fabienne, dont l'esprit est tout à fait adapté à celui des classes moyennes, hésite à s'agrandir dans les masses ouvrières ; nous admettons également qu'elle attache une grande importance à la qualité de ses membres ; c'est là, nous l'avons dit, la cause de son succès. Mais est-ce une raison pour se montrer difficile à l'exagération pour l'admission de nouveaux membres, pour rebuter de bonnes volontés et se confiner à une action en somme limitée ? Nous ne le croyons pas ; et nous ne pouvons être de l'avis de M. Webb qui considère que la société n'a pas intérêt à avoir de nouveaux membres. Il y a dans les classes moyennes, dans les milieux mêmes où se recrute la clientèle fabienne, de nombreux jeunes gens, des fonctionnaires et des intellectuels d'opinions avancées dont le radicalisme s'accommode mal des violences démagogiques ou des invectives des socialistes démocrates ; pratiques, désireux d'étudier les réformes sociales, ils seraient d'excellents adeptes de la Société fabienne. et nous, ne doutons pas que les fabiens ne voient le nombre de leurs membres triplé ou quadruplé en quelques mois (c'est-à-dire passant de 3 à 10 ou 12.000 membres) s'ils se décidaient à faire appel aux concours de bonne

volonté au lieu de les décourager ; au contraire, ils aboutissent à se faire ignorer de plus en plus du gros public ; les ouvriers ne les connaissent pas, ne soupçonnant pas l'influence qu'ils ont exercée sur la formation des Trades-Unions et de l'Independent Labour-Party, où leur nom est de plus en plus rarement prononcé à mesure que leur action se différencie de la politique fabienne ; et quant aux classes moyennes, si elles n'ont pas entre les mains, grâce à un ami ou au club libéral auquel elles appartiennent, un Tract fabien, elles ignorent l'existence de la société ; nous avons dit, les premiers, les succès énormes des Tracts fabiens, l'importance de leurs tirages, mais nous croyons qu'avec un peu d'habileté leur vente pourrait être encore très étendue et rendre le fabianisme plus accessible au public. Certains Tracts se sont vendus à 50.000 exemplaires, l'un d'eux à 130.000, c'est vrai ; mais nous n'en avons pas moins été frappé de voir des avocats, des journalistes cultivés, lisant quotidiennement dans leurs journaux les noms de Messrs. Keir Hardie ou Ramsay Macdonald, ignorer absolument l'action des Fabiens : récemment, lors d'un procès électoral intenté à un agent de M. Chiozza Money, candidat fabien à Paddington, le juge, un des premiers magistrats de Londres, demandait qui étaient les Fabiens ; l'avocat, lui, disait croire que c'était des socialistes dont le nom venait de Fabius et le juge ajoutait en riant : « Je ne soupçonnais pas que Fabius ait jamais été un socialiste. »

Ainsi, tous les Anglais qui ne lisent pas les rubriques sociales du *Daily News* ou du *Daily Chronicle* n'ont aucune occasion de connaître les Fabiens ; cela serait sans importance si leurs idées étaient suffisamment précises pour devoir triompher, grâce à une tactique de pénétration assurément très habile, et nous l'avons vu, l'influence de la société quoique cachée est cependant réelle. Mais nous verrons tout à l'heure qu'il n'en est rien, et ainsi la société a beau avoir des méthodes intelligentes et pratiques, il lui est difficile d'en tirer de grands résultats avec 3.000 membres sans doctrine déterminée et sans discipline.

Nous le savons, les Fabiens objecteront qu'ils attachent plus d'importance à la pénétration de leurs idées dans un groupement, grâce à la propagande intelligente d'un membre, qu'à l'action collective d'une centaine d'entre eux ; mais nous croyons justement que cette tactique de pénétration serait très facilitée par un accroissement de l'effectif numérique.

Nous pensons que cette persistance d'écarter de la société de nouveaux adeptes est due à l'influence de M. Sidney Webb ; son action prépondérante est, de l'avis de M. Wells, une autre erreur des Fabiens ; ici encore nous nous rallions à son avis. Nous ne voulons pas aborder ici des questions personnelles ; nous ne mettons, du reste, pas en doute la culture économique, la compétence, et les capacités administra-

trives de M. Sidney Webb ; il nous semble seulement que son action s'est bien souvent exercée d'une manière intransigeante et trop bureaucratique. Il nous rappelle, à tous points de vue, les économistes allemands, par l'assurance avec laquelle il nous a dit que « seule la méthode inductive existait en économie politique », par ses spécialisations savantes et ses statistiques consciencieuses. Nous craignons qu'il n'ait endormi l'action de la Société fabienne et nous sommes assez tenté de souscrire aux critiques que lui a adressées un esprit des plus brillants de notre temps, mais avec lequel nous sommes rarement d'accord, M. Georges Sorel.

M. Webb, chaque fois qu'un mouvement l'intéressait, a voulu diriger de ce côté toute l'action des Fabiens ; ainsi, partisan à juste titre des réformes de la loi sur les pauvres, il a créé un comité à cet effet qui accapare depuis plusieurs mois presque toute l'attention des Fabiens ; il a dirigé les jeunes membres de la société vers des recherches arides et spécialisées, au détriment de leur énergie ; enfin, profitant de l'influence réelle et déjà notée par nous dont il jouit, il a parfois cru, quand les idées d'un homme politique concordaient avec les siennes, qu'il y avait là un phénomène de conversion qui lui était dû ; et ainsi il a pris l'habitude de diriger les travaux du Comité exécutif fabien, des Nurseries, des conférences, à tel point que pour presque toutes les personnes qui connaissent de loin la Société fabienne,

son œuvre se confond avec celle de M. et Mrs Webb. Cette assertion est évidemment exagérée, mais elle ne manque pas de fondement. Personne n'a pu émettre chez les Fabiens des théories contraires à celle de M. Webb ; M. Wells a voulu le faire, il a échoué, nous le savons ; M. Sam Hobson de même, malgré sa très grande intelligence ; peut-être quelques jeunes membres de la société seront-ils plus heureux, et nous croyons que Messrs. Blanco-White, Clifford Sharp et Schloesser, tout en ne méconnaissant pas la valeur de M. Webb, et en lui étant reconnaissants de l'aide qu'il apporte à la société, seraient heureux de voir leur groupement s'étendre, se rajeunir, et se libérer d'une influence un peu tyrannique ; M. Shaw et M. Pease, en effet, prennent une part active aux travaux de la société, mais ne combattent jamais les opinions de M. Webb.

Ainsi, conformément aux critiques de M. Wells, nous reprochons à la Société fabienne de limiter son action et de trop se laisser dominer par un ou deux leaders ; et nous avons entendu soutenir ces griefs non seulement par des Fabiens, mais par des députés libéraux, et par un économiste interventionniste de grande valeur M. J.-A. Hobson, qui ont peut-être hésité pour ces raisons à joindre la société.

M. Wells, dans *Fautes des Fabiens*, augurait un grand avenir pour la société si elle s'adjoignait de nouveaux membres ; il voyait là un champ de propagande intellectuelle plus vaste, un redoublement d'énergie et

d'indépendance ; il semblait trouver que cette société qui devait être si novatrice paraissait conservatrice à bien des égards, et s'attaquait aux formules surannées du programme fabien, de la *Basis*. Nous avons déjà signalé, en la traduisant, à quel point elle était vague et incompréhensible ; il recommandait aussi quelques modifications d'ordre interne adoptées par la plupart et préconisait une action parlementaire qu'il avait autrefois combattue, disent les Fabiens. Nous l'avons vu, la société s'est ralliée à son avis en partie. De même elle lui a donné satisfaction en se montrant moins difficile pour l'admission des jeunes gens ; mais certains d'entre eux, et M. Wells a dû le reconnaître sur notre observation, en ont surtout profité pour développer des ambitions personnelles de nature à nuire vivement à la société en l'entraînant trop brusquement vers l'action politique.

Nous avons critiqué l'organisation technique de la Société fabienne. Examinons maintenant les idées et les méthodes fabiennes en elles-mêmes ; puis étudions-les, du point de vue socialiste d'abord, du nôtre ensuite.

Le premier reproche que nous leur adresserons, et le plus grave, c'est d'être vagues, sans cohésion aucune. Nous n'avons pas dissimulé à quel point nous avons été embarrassé en tentant la synthèse ; du reste, M. Webb nous avouait ne pas croire aux systèmes, et semblait admettre les divergences d'opinion de chaque Fabien,

son socialisme voulant être plus pratique que théorique. M. Pease nous a dit que les avis des Fabiens différaient sur une question aussi importante que la nationalisation du sol. M. Webb croit que les idées fabiennes ont été inspirées par l'influence de Stuart Mill ; M. Pease la considère comme inexistante. Ajoutons et rappelons que les Fabiens comptent dans leurs rangs des socialistes, des libéraux et des conservateurs ; des théologiens, des athées et des anticléricaux, et nous comprendrons le peu d'unité de leurs doctrines ; une seule chose doit leur servir de trait d'union, la *Basis* beaucoup ne la comprennent ou ne l'admettent pas, et elle ne constitue en aucune façon un programme. Ainsi les Fabiens peuvent répandre des idées chacun dans leur sphère, et ces idées peuvent être différentes ; qu'ils désirent conserver leur liberté et leur personnalité, qu'ils tiennent à la souplesse de leur organisation, rien de plus légitime ; mais pour exercer une action pratique efficace, il nous semble quand même nécessairement d'être d'accord sur quelques idées nettement définies ; nous pouvons relever des contradictions dans les Tracts, beaucoup n'ont pas été réimprimés pour cette raison et dans la société même nous pouvons noter les éléments les plus dissemblables, depuis le socialisme administratif et municipal de M. Webb, jusqu'au socialisme presque marxiste de M. Saunders et au socialisme bien modéré de M. Hubert Bland.

Que les Fabiens, considérant le socialisme comme évolutionniste avant tout, ne tiennent pas à élaborer un système, nous le comprenons. Mais qu'ils aient sans cesse sur les lèvres le mot d'opportunisme sans pouvoir l'expliquer, qu'ils n'aient pas de ligne d'action commune, nous ne l'admettons plus ; aussi l'un d'eux, M. Webb, a-t-il pu imposer ses idées.

Or, M. Webb, comme M. Pease, dit que le socialisme est une évolution irrésistible ; il ne spécifie pas dans quel sens elle s'exercera, et si cette évolution est si certaine nous ne voyons pas en quoi les 3.000 Fabiens peuvent l'aider au la hâter ; puisque le monde est régi par un déterminisme si implacable, à quoi bon ces tentatives ? L'évolutionnisme déterministe de M. Webb l'a amené à un certain conservatisme ; persuadé de la lenteur des réformes, il n'aspire pas, nous l'avons vu, à renverser les institutions existantes, il a même pour elles un respect qui peut sembler bizarre aux socialistes ; de plus, il est très porté à croire que ces réformes qui doivent nécessairement s'accomplir n'ont pas besoin d'être aidées par le peuple, et il en méprise un peu le concours : aux yeux des socialistes toujours, cela peut sembler étrange, et si nous avions leur idéal nous n'aurions guère de confiance en ces méthodes. M. Wells a raillé spirituellement l'argumentation de M. Webb disant qu'il entendait réaliser ses réformes sociales avec la Chambre des lords actuelle, rouage existant et donc

conservé. Et M. Merlino a eu raison de dire que si le monde devenait fabien, les ouvriers auraient dans leur municipalités webbites un maître aussi exigeant que l'État actuel; elles leur imposeraient le travail bureaucratique le plus monotone et ne leur laisseraient pas la moindre indépendance (1).

Évidemment, l'idéal de Morris ou de Ruskin est moins réalisable que celui de M. Webb, mais nous avouons le préférer de beaucoup au sien, pour peu que nous ayons quelques préoccupations esthétiques, et si M. Webb désirait entraîner à sa suite les prolétaires, nous ne croyons pas que ces promesses exaltent un grand nombre d'entre eux. En nous plaçant au point de vue socialiste qui n'est pas le nôtre, en prenant le mot de socialiste dans son acception la plus large, nous l'avouerons, ces critiques d'hommes, comme Wells, Merlino, Liebknecht, représentent des courants si essentiellement différents, nous paraissent fondées et impressionnantes.

Après avoir montré à quel point le fabianisme était vague, après l'avoir examiné de son point de vue

1. L'ouvrier n'aurait même pas la maigre ressource de changer de maître. Il devrait se soumettre aux conditions que le gouvernement ou la municipalité leur dicteraient, et serait poursuivi par leur inimitié chaque fois qu'il leur serait réfractaire. L'État serait le capitaliste universel, capitaliste nominal d'ailleurs, car ceux qui gouverneraient l'État seraient les capitalistes réels. (*Formes et essence du socialisme*, p. 131),

M. Liebknecht disait que ce ne serait pas là du socialisme, mais du capitalisme d'État.

propre, socialiste, envisageons-le maintenant du nôtre, individualiste, mais non pas intransigeant ni résolument opposé à tout interventionnisme. Laissant de côté toute critique du socialisme en général, nous allons critiquer les conceptions fabiennes de la municipalisation et de la nationalisation, les deux questions qui, nous l'avons vu, ont surtout retenu leur attention.

Nous nous attaquerons d'abord au socialisme municipal des Fabiens, la plus importante de leurs idées. Nous ne voulons pas combattre en bloc toute action des municipalités ; souvent elle encourage le collectivisme, mais elle peut en être complètement indépendante et avoir parfois d'heureux résultats. Nous ne comprenons pas, nous l'avouons, l'émotion du *Times* à la nouvelle de projets de municipalisation des corporations de la cité de Londres ; elles sont absolument inutiles et les Fabiens ont raison de demander leur suppression ; possesseurs d'immenses revenus, elles les gaspillent principalement dans des banquets ; il n'y a pas longtemps de cela, à la fête annuelle de la corporation des teinturiers, chaque convive trouvait sous sa serviette une enveloppe contenant 100 ou 150 francs. L'exemple est typique ; ne sachant pas comment employer leurs fonds, les corporations faisaient ces larges libéralités. Évidemment, elles eussent pu trouver des placements plus intéressants et les Fabiens n'ont pas tort de les combattre.

Nous ne trouvons également pas dangereuse l'initiative de certaines municipalités, notamment du London County Council, consistant à construire des habitations ouvrières, et à assainir les quartiers pauvres ; ces actes rentrent directement dans les attributions communales ; les Anglais, gens pratiques, ne les ont désapprouvés en rien ; ils combattent généralement le socialisme, mais si les socialistes soutiennent une mesure quelconque, rien ne les empêchera d'y donner aussi leur adhésion, s'ils la trouvent juste ; et tout le monde se félicitera d'apprendre que quelques centaines de personnes peuvent habiter pour 6 pence par jour dans Parker Street dans des cellules simples, mais propres, au lieu de végéter misérablement dans des immondes garnis de l'East-End.

Mais les municipalités ne se sont pas bornées à ces initiatives raisonnées dont elles ne sont pas les seules à avoir donné l'exemple ; nous avons donné plus haut des preuves de leur activité débordante ; nous avons particulièrement parlé du conseil de comté de Londres s'inspirant du programme fabien, au lieu de s'occuper avant tout des intérêts de la commune comme dans la plupart des centres du Nord de l'Angleterre ; il a eu surtout en vue une évolution vers le collectivisme et sa politique ne nous semble pas avoir souvent été heureuse. La victoire des « Moderates » sur les « Progressives » en 1907 est due en grande partie aux mauvais

résultats de la gestion financière de ces derniers.

En étudiant les idées fabiennes sur la municipalisation nous avons surtout deux questions à envisager : le socialisme municipal lui-même, ses résultats financiers. M. Boverat les a toutes deux examinées en détail ; nous nous rallions entièrement à son avis ; nos observations en Angleterre sont venues le corroborer et nous renvoyons le lecteur à son ouvrage (1).

« Nous n'avons jamais reproché aux municipalités d'avoir dépensé trop d'argent à assurer un état sanitaire aussi parfait que possible par la destruction de vieux quartiers, le percement de rues larges et claires, la construction d'hôpitaux. Ce que nous leur reprochons, c'est de s'être lancées dans toutes sortes d'entreprises et d'opérations commerciales dont l'hygiène ou l'intérêt public n'étaient que le prétexte et la spéculation, l'espoir de gagner de l'argent, le but dernier ». (Ce dernier reproche n'est pas fondé en ce qui concerne les Fabiens.)

En résumé, sous le régime du socialisme municipal nous avons vu :

« 1° Que les dépenses locales augmentent bien plus vite que la « rateable property », c'est-à-dire que la valeur de la propriété imposable ;

1. *Op. cit.*, p. 647-674.

2° Que la dette locale augmente bien plus vite, elle aussi, que la « rateable property » ;

3° Que les municipalités se trouvent mêlées aux problèmes ouvriers les plus difficiles ;

4° Qu'elles ne font de profits sur leurs entreprises industrielles que lorsqu'elles possèdent un monopole, qu'il n'y a guère que sur la fabrication du gaz qu'elles gagnent régulièrement, que même dans ce cas leurs profits sont peu importants ; que leur comptabilité est mal tenue ;

5° Que le « municipal trade » gêne de mille façons l'entreprise particulière et s'oppose à son progrès ;

6° Qu'il est à la fois imprudent et injuste de donner le droit de vote à des personnes qui ne paient pas d'impôts et d'en priver ceux qui en paient le plus » (Extrait d'une brochure de Lord Avebury citée par M. Boverat.)

Voilà les résultats du Municipal trading. M. Yves Guyot les a résumés (1), il y a quelques années, en mettant spécialement les Fabiens en cause. Les arguments de M. Pease dans la réponse qu'il lui adressa ne nous paraissent pas décisifs, les chiffres venant lui donner un démenti absolu. Et M. Boverat a pu spirituellement railler les apôtres collectivistes du socialisme municipal en leur montrant que c'est dans le pays le

1. *Le Siècle* du 26 février 1903.

plus autocratique, en Russie, qu'il a pris le plus d'extension (*Fortnightly Review.*, janv. 1903).

Ainsi non seulement les résultats du socialisme municipal apparaissent comme dangereux, mais encore l'argumentation des Fabiens qui le considèrent nécessairement comme une évolution vers le collectivisme, se trouve réfutée.

Les conceptions fabiennes de la nationalisation ne nous paraissent pas non plus devoir échapper à la critique. Elles sont vagues, désespérément vagues, et nous avons déjà eu l'occasion de noter que les Fabiens étaient loin de s'être mis d'accord sur ce sujet. Les principaux arguments en faveur de la nationalisation ont été soutenus par M. Webb.

Après avoir montré les injustices qui résultent de la loi ricardienne de la rente, M. Webb lui assimile, nous l'avons vu, l'intérêt du capital et les rentes d'habileté, puis demande la nationalisation du sol et du capital. Mais ces similitudes sont-elles de nature à justifier une confiscation ? Nous croyons que non. Et la conclusion ne dépasse-t-elle pas singulièrement les prémisses ?

M. Rist a réfuté d'une manière très probante les tentatives webbites d'extension de la loi de Ricardo (1).

« La distribution des revenus s'effectue dans l'échange et dépend du prix des services ; or, M. Webb fait abs

1. V. *Histoire des doctrines économiques de MM. Gide et Rist*, p. 665-668.

traction des prix pour tenir seulement compte du produit matériel. Nous ne nions pas que les capitaux fixes ne puissent, comme la terre, rapporter une rente, mesurée par comparaison avec le taux courant de l'intérêt. Mais comment après les travaux de Bôhm-Bawerk et de Fischer expliquer ce taux par la productivité matérielle des capitaux. »

Du reste, comme le fait remarquer M. Rist, M. Shaw n'a pas adopté la manière de voir M. Webb, et a séparé l'intérêt du capital.

Ainsi les Fabiens n'ont aucune unité de doctrines touchant la nationalisation.

CONCLUSION

La conclusion naturelle de cette étude est une appréciation d'ensemble de l'œuvre fabienne ; nous en avons critiqué la plus grande partie dans le dernier chapitre, nous attaquant à la fois à son organisation matérielle et à ses conceptions que notre individualisme nous empêche d'admettre, et énumérant les griefs que les socialistes nous paraissent en droit de lui adresser.

Nous ne voudrions cependant pas laisser le lecteur sur l'impression que toute l'action de la Société fabienne prête à la critique ; si elle nous déplaît, envisagée comme tout, nous devons le reconnaître, sur bien des points elle a fait œuvre utile.

Le principal mérite des Fabiens consiste, à notre avis, dans les ouvrages qu'ils ont publiés ; M. Métin nous semble avoir eu raison de dire « que la littérature fabienne constituait l'élément le plus durable de la société » (1).

Nous voulons surtout louer les *Tracts*, les *Fabian*

1. *Le Socialisme en Angleterre*, par Albert Métin.

Essays nous paraissant d'une valeur très inégale, et la portée de *Fabianism and the Empire* n'étant pas bien considérable. Mais les *Tracts* sont presque tous intéressants, clairs, bien composés, instructifs ; ils forment une véritable histoire socialiste contemporaine, et rarement ils paraissent tendancieux ou mal informés ; les lire, c'est sans doute le meilleur moyen de se tenir au courant de toute la politique sociale anglaise depuis vingt-cinq ans.

Nous ne saurions aussi trop louer la Société fabienne d'avoir porté ses membres à la réflexion, d'avoir développé entre eux le sens critique en les mettant en garde contre les affirmations d'un dogmatisme imprécis ; et nous lui avons reconnu le mérite d'avoir attaqué la première les bases du marxisme et d'avoir contribué à orienter le socialisme vers des horizons nouveaux. Tout en croyant à la faillite des méthodes fabiennes, qui nous ont paru devoir aboutir en bien des cas à la stagnation, nous nous inclinons devant la tolérance des Fabiens et l'esprit de libre recherche dont ils ont bien souvent donné des preuves ; leur idée d'adapter le socialisme au tempérament national nous semble très intéressante, et si leur politique nous paraît étroitement pratique, nous les approuvons de se méfier des errements de certains de leurs voisins de l'autre côté de la Manche.

Nous croyons avoir accompli maintenant notre tentative de « mise au point » du fabianisme. Il nous reste à jouer le

rôle ingrat de prophètes, à examiner comment nous pouvons augurer de son avenir.

L'action de la Société fabienne, nous le disons sans hésitation, nous semble en voie de déclin. La création de l'Independent Labor Party en 1894 a fait disparaître tous les points de contact entre les Fabiens et le peuple, a obligatoirement limité leur action aux classes moyennes.

Un vaste champ s'ouvrait encore devant elle, mais son affiliation au Labor Party lui a beaucoup nui, croyons-nous, en marquant la disparition de l'indépendance qui faisait sa force. Nous trouverons la preuve de la crise qu'a subie le fabianisme dans les démissions sensationnelles qu'il a dû enregistrer. La société est-elle assez forte pour exercer avec fruit une active propagande dans les classes moyennes par ses propres forces, alors qu'il y a vingt ans, elle représentait seule le socialisme anglais ? Nous ne le croyons pas ; sous l'action prédominante de ses leaders, elle se consacrera sans doute de plus en plus à l'étude consciencieuse de problèmes administratifs, tandis que les troupes de l'Independent Labor Party s'orienteront graduellement vers les méthodes des socialistes continentaux. A moins que... des jeunes membres de la société, désireux de lui donner un renouveau de vitalité, ne luttent avec succès contre l'influence de M. Webb, et n'arrivent à augmenter considérablement les effectifs de la Société

fabienne ; alors pourra se constituer, plus forte, plus riche, et plus nombreuse, une importante école socialiste anglaise, correspondant aux tendances des classes moyennes, qui pourra collaborer efficacement avec les organisations ouvrières et obtenir de se faire écouter d'elles, grâce à la quantité plus qu'à la qualité, mais le fabianisme est loin de cette ère, sans doute aussi y perdrait-il son originalité.

Vu : Le Président de la thèse,
DESCHAMPS

Vu : Le Doyen,
P. CAUWÈS

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages français

- BOURDEAU (J.). — L'Évolution du socialisme, 1900.
BOVERAT (R.). — Le Socialisme municipal en Angleterre. 1907.
CAZAMIAN. — L'Angleterre moderne, son évolution, 1911.
GIDE et RIST. — Histoire des doctrines économiques, 1910.
GUYOT. — William Morris. Rousseau, 1909.
MANTOUX (P.). — A Travers l'Angleterre contemporaine. Alcan, 1909.
MÉTIN (A.). — Le Socialisme en Angleterre, 1896.
VERHAEGEN. — Socialistes anglais. Larose, 1897.
WEBB (S.). — La Société fabienne (la Revue de Paris, mars 1896).
MILLET (Ph.). — Le Socialisme des Fabiens (la Revue Politique et Parlementaire, mai 1906).
GEORGE (W.-L.). — La Fabian Society (pages libres, juin 1908).
Conférences de MM. Berthelot, Cazamian, Halévy, Hertz. Le Siècle, février 1903. — L'Écho de Paris, 1909-1910.

Ouvrages anglais

- Cahier de fondation de la Fabian Society.
BARKER (Ellis). — British Socialism.
CHESTERTON (G.). — Bernard Shaw.
FLINT. — History of Socialism.
FORSTER (Arnold). — English Socialism.
JACKSON (Holbrook). — Bernard Shaw.
KIRKUP. — History of Socialism.

- O'BRIEN. — Critic of Fabian Essays.
ROSEBERRY (lord). — The Chesterfield Speech.
SHAW (Bernard). — Fabianism and The Empire.
— The common sense of Municipal Trading.
WEBB (M. et Mrs.). History of Trade Unionism.
— Industrial Democracy.
WEBB (Sidney). — Socialism in England.
WELLS (H.-G.). — Ann. Veronica.
— Tono-Bungay.
— The New Machiavelli.
— New Worlds for the Old.
— Faults for the Fabians.
VILLIERS (Brougham). — The socialist movement in England.
Le Times, août-novembre 1902. Le Daily News, 1906, 1910.

Ouvrages allemands

- BAB (Julius). — Bernard Shaw.
BERNSTEIN. — Theoretischer sozialismus und Praktische Sozialdemokratie.
SCHULZE GAEVERNITZ. — Zum sozialen Frieden.

Ouvrages italiens

- MERLINO. — Formes et essence du socialisme.

